LETTRES
TRADUITES
DE L'ANGLAIS.

Le plaiſir & la douleur,
La liberté, l'eſclavage,
Le repos & la fureur,
L'eſpoir, les craintes, la rage,
Leur mélange, leur retour,
Sont le tribut du bel âge,
Et l'emblême de l'amour.

A LONDRES,

M. DCC. LI.

BRITISH MUSEUM
15
APR
71

TABLE
DES LETTRES CONTENUES DANS CE LIVRE.

LETTRE I. Darian *à* Climene, *ſur le deſſein qu'elle a de prouver qu'il n'eſt point d'amour ſans jalouſie.* Pag. 5

II. Philetus *à* Delia, *ſur la tendreſſe.* 11

III. *L'infortunée* Myrtilla *à l'ingrat* Sarpedon. 17

IV. Sarpedon *à* Myrtilla, *ſur ſes reproches continuels.* 24

V. *L'heureux* Anexander *à l'aimable & charmante* Baretta, *ſur le rendez-vous qu'elle veut bien lui accorder.* 29

VI. Silvander *à* Janthe, *ſur l'abſence.* 35

VII. Strephon *à* Dalinda, *ſur la défenſe qu'elle lui fait de parler d'amour.* 38

VIII. Alexis *à* Serinda, *pour excuſer ſa jalouſie.* 43

IX. Ariſte *à la fiere* Panthea. 51

X. Panthea *au ſuperbe* Ariſte. 55

XI. Ariſte *déſeſperé, à la cruelle, mais trop aimable* Panthea. 57

XII. Panthea *à* Ariſte. 62

LETTRE XIII. Theano à Eliſmonda, *ſur ce qu'il a obtenu d'elle les dernieres faveurs.* Pag. 64.
XIV. Eliſmonda *à* Theano, *en réponſe à la Lettre précédente.* 69
XV. Theano *à* Eliſmonda. 76
XVI. Eliſmonda *à* Theano. 80
XVII. Theano *à* Eliſmonda, *en réponſe à la précédente.* 85
XVIII. Eliſmonda *à* Theano. 91
XIX. Eliſmonda *à* Theano, *ſur ce qu'elle a manqué au rendez-vous.* 93
XX. Eliſmonda *à* Theano, *ſur ce qu'elle a appris qu'il ne s'étoit point rendu au lieu marqué.* 96
XXI. Theano *à* Eliſmonda. 99
XXII. Eliſmonda *à* Theano, *en réponſe à la précédente.* 104
XXIII. Theano *à* Eliſmonda, *ſur ce qu'il eſt obligé d'aller à la Campagne.* 109
XXIV. Theano *à* Eliſmonda. 112
XXV. Theano *à* Eliſmonda, *de la premiere poſte.* 114
XXVI. Theano *à* Eliſmonda, *de....* 116
XXVII. Eliſmonda *à* Theano 120
XXVIII. Theano *à* Eliſmonda. 124
XXIX. Eliſmonda *à* Theano. 129
XXX. Theano *à* Eliſmonda. 133
XXXI. Eliſmonda *à* Theano. 136
XXXII. Theano *à* Eliſmonda. 139

LETTRE XXXIII. Theano *à* Eliſmonda, *de la premiere Poſte.* Pag. 141
XXXIV. Theano *à* Eliſmonda. 143
XXXV. Theano *à* Eliſmonda, *ſur ſon arrivée.* 146
XXXVI. Eliſmonda *à* Theano. 148
XXXVII. Dorimenus *à* Hermina, *ſur l'amour qu'il a pris pour elle au premier regard.* 149
XXXVIII. Roſander *à* Amythea, *ſur le refus qu'elle fait de ſon cœur, parce qu'il avoit avant elle aimé un autre objet.* 153
XXXIX. Agario à Miranda, *ſur l'aveu qu'elle fait de ſa tendreſſe pour lui, quoiqu'elle refuſe de l'épouſer.* 157
XL. Julie *à* Antiphone, *ſur ce qu'elle eſt forcée par ſes parens de choiſir un autre époux.* 164
XLI. Antiphone *à* Julie, *en réponſe à la Lettre précédente.* 172
XLII. Julie *à* Antiphone. 175
XLIII. Antiphone *à* Julie. 177
XLIV. Beliza *à* Philemon, *ſur la diminution qu'elle apperçoit dans ſa tendreſſe.* 178
XLV. Brillante *à* Locutio, *en réponſe à une Lettre remplie de conſeils.* 186
XLVI. Locutio *à* Brillante, *en réponſe à la Lettre précédente.* 192

LETTRE XLVII. Theolinda *à* Herſilius, *ſur la ſincérité.* Pag. 194
XLVIII. Simonides *à* Amarantha, *ſur les raccommodemens.* 200
XLIX. *De reproches, de* Cleophil *à* Saphira, *ſur ce qu'elle manque à ſa promeſſe.* 203
L. Amanda *à* Lothario, *ſur le deſſein qu'il a de rompre tout commerce avec elle* 206
LI. Lothario *à* Amanda, *dans laquelle il lui fait l'aveu de ſon inconſtance.* 214
LII. Amanda *à* Lothario, *en réponſe à la Lettre précédente.* 220
LIII. Cleomire *à* Beaumont, *dans laquelle elle lui reproche d'attenter à ſa vertu* 226
LIV. Celadon *à* Florinda, *ſur le déſeſpoir.* 231
LV. *L'infortunée* Lyſetta *à l'ingrat, mais trop aimé* Lyonides, *ſur ce qu'il l'a trompée par une promeſſe de mariage.* 235
LVI. Urania *à* Favonius, *ſur ſon inſenſibilité.* 243
LVII. Orontes *à* Dejanira. 250
LVIII. Fidelia *à* Leander, *ſur la diſcrétion en amour.* 252
LIX. Amalthea *à* Periander, *ſur le ſerment qu'elle a fait de ne plus le voir.* 257

LX. Iſmena *à* Horatio, *ſur les plaiſirs de l'amour conjugal.* 264
LXI. Sabina *déclare à* Filamour *la paſſion qu'elle a pour lui.* 269
LXII. Floridante *à* Clotilda, *ſur ſon inconſtance.* 274

Fin de la Table des Lettres.

MADAME,

LORSQUE vous m'engageates à traduire les Lettres d'Eliza HAYWOOD, je ne sentois pas tout le poids d'une telle entreprise ; cependant il a falu vous obéir. Ne vous attendez pas de trouver dans cet Ou-

vrage cette douceur & cette délicateſſe de ſentimens que Milord B. vous avoit annoncée, & qu'il n'avoit près de vous que parce que vous les lui inſpiriez ; non, Madame, mais vous y trouverez du feu, de l'emportement ; tous les traits enfin qui caracteriſent les paſſions des Anglais : Car je dois le dire à la gloire d'Eliza, elle a parfaitement ſaiſi dans ſes Lettres le caractére de ſa nation ; quoiqu'en écrivant elle ait peut-être moins conſulté ſon cœur que celui des autres. Croyez-vous,

MADAME, que nos Françaiſes, accoûtumées à une galanterie fine & légere, à des airs enjoués & badins, fuſſent ſenſibles à des mouvemens auſſi impétueux ? Elles en ſeroient plus effrayées que touchées. Ces allégories fréquentes, ces comparaiſons redoublées, les ennuyeroient ſans doute : Quand elles produiroient le même effet ſur vous, je ne m'en plaindrois pas. Je vous l'avoûrai, MADAME, en traduiſant ces Lettres, qui ont eu quelque ſuccès en Angleterre, j'ai moins

voulu me faire un mérite de ma déférence à vos ordres, qu'un plaiſir marqué de contredire votre goût pour tout ce qui vient des bords de la Tamiſe. Si cette prévention pouvoit diminuer après la lecture de mon Ouvrage, je m'eſtimerois trop heureux, & je croirois avoir bien mérité de ma Patrie : en tout cas j'en appelle au Public, il nous jugera.

J'ai l'honneur.

LETTRES
TRADUITES
DE L'ANGLAIS.

LETTRE PREMIERE.

DARIAN A CLIMENE.

Sur le deſſein qu'elle a de prouver qu'il n'eſt point d'amour ſans jalouſie.

VOus avez beſoin de tout votre eſprit pour ſoutenir un ſiſtéme qui s'accorde ſi peu avec la raiſon. Puis-je vous aimer, adorable Climene, ſans être perſuadé que vous méritez toute la tendreſſe que j'ai pour

vous ? Pouriez-vous me croire quand je dis que la nature ſemble avoir épuiſé ſur vous ſes perfections, ſi dans le même tems je vous accuſois de légereté, de perfidie ? crimes affreux, & qui dégradent l'humanité. Ne m'avez-vous pas juré mille fois que j'étois le maître de votre cœur ? Après cet aveu, dois-je vous ſoupçonner de manquer à vos ſermens, puis-je vous croire capable de me trahir ? Mais vous me dites que ſi je vous aimois auſſi tendrement que vous le ſouhaittez, je craindrois de vous perdre; que mon ombre me feroit trembler chez vous dans l'obſcurité ; que ſaiſi de crainte, je m'y prendrois moi-même pour un rival, que l'eſpoir de partager mon bonheur y conduiroit : Jaloux

de vos regards, je les épierois, & s'il m'arrivoit jamais de penſer que vous en accordez d'auſſi favorables à quelqu'autre amant, il éprouveroit l'excès de ma fureur ; mais bien-tôt craignant de vous offenſer, je porterois à vos pieds mon épée, je vous prierois de m'en percer le ſein, ou de me délivrer des tourmens de l'incertitude. En vérité, ma chere Climene, cette façon de penſer tient du romaneſque ; je ne puis imaginer que les femmes dont le cœur eſt épris d'une véritable tendreſſe, ſouhaitent que leurs amans ſe conduiſent ainſi ; ce déſir ſeroit en elles une preuve trop forte de vanité, d'amour propre. Ainſi quelque prévenu que je ſois pour vos charmes, n'attendez pas que je paye de ma tranquillité

& de mon répos la continuation de vos faveurs. Dans les premiers momens où je vous parlois de ma tendreſſe, croyez que j'ai ſouffert autant de chagrin que vous déſirez à préſent de m'en faire éprouver ; mais les tems ont changé, vous pouviez alors ſans crime choiſir dans le grand nombre de ceux qui vous offroient leurs hommages, quelqu'autre que Darian. Après m'avoir donné votre cœur, en me marquant une réſiſtance qui devoit me guérir de ma paſſion, il n'eſt pas poſſible que vous m'abandonniez dans la ſituation où nous ſommes, il ne nous reſte aucun prétexte de jalouſie; ſi j'en étois capable, je ſerois le plus injuſte, le plus déraiſonnable des hommes : rien n'égaleroit votre ingratitude &

votre perfidie, ſi vous aviez à vous reprocher quelque choſe qui pût diminuer ma tendreſſe, & lui donner la moindre atteinte. Continuez donc, mon Ange, de rendre heureux le fidéle Darian, conſervez mon amour: fixez mon cœur par les mêmes procedés qui vous donnerent d'abord des droits ſur lui, ſoyez aſſurée que rien n'eſt comparable au bonheur de quelqu'un qui ſe croit véritablement aimé. Les charmes les plus ſéduiſans ne ſont pas cependant en état de retenir un amant une fois convaincu que l'objet de ſa tendreſſe n'a point les qualités du cœur; apas victorieux & durables. Je n'ai point été touché de tous les agrémens dont vous étes embélie, quelque aimable que vous ſoyez; croyez que la

bonté de votre cœur, votre tendreſſe, cet air de candeur qu'on voit en vous, vous ont ſeuls ſoumis mon ame : Si je pouvois vous ſoupçonner de manquer de quelqu'une de ces qualités, vos graces perdroient à mes yeux leur éclat accoûtumé. Telle qu'une belle peinture, ou qu'une Statuë curieuſe, qui paroît admirable au premier regard, mais qu'on trouve défectueuſe en l'examinant, telle vous paroîtriez à mes yeux. Vous n'obtiendriez de moi, l'illuſion diſſipée, qu'une vaine pitié ; Mais je connois trop bien votre eſprit pour croire que vous ſouhaitiez ſérieuſement que je penſe comme vous le dites. Je ſuis perſuadé que de telles idées m'expoſeroient à vos mépris. Je ne me rendrai donc jamais moi-même

malheureux, en imaginant que vous ſeriez bien aiſe de me trouver moins digne de votre attachement; il me ſuffit que vous ayez cru que je le meritois. Soyez convaincue que je vous aime de l'amour le plus vif & le plus ſincére, que je chéris votre tendreſſe, qu'elle fait le bonheur de ma vie, que rien ne peut vous priver de mon cœur, que je ſerai toujours votre tendre & fidelle amant .... DARIAN.

LETTRE II

PHILETUS A DELIA,

Sur la tendreſſe.

VOus ne m'avez jamais paru vous écarter de la raiſon & du naturel que dans la Lettre charmante que vous m'avez écrite: Il me ſemble,

ma très-chere, que vous vous trompez dans ce que vous me dites ; vous prenez pour tendreſſe ce qui lui eſt très-oppoſé. La paſſion eſt un ſentiment mépriſable & paſſager, ou pour mieux dire, elle n'eſt que l'effet de l'imagination ; auſſi cette illuſion ſe conſerve-t'elle bien rarement pour un ſeul & même objet ; mais la tendreſſe eſt le précis véritable de tout ce que l'amour a de délicateſſe & l'amitié de douceur ; elle eſt toujours ſuivie de l'eſtime la plus ſincére pour l'objet qui l'inſpire. Les cœurs tendres & généreux peuvent ſeuls en goûter les charmes. Ce ſentiment, ou plutôt cette vertu, peut ſe montrer, que l'on ſoit abſent ou préſent ; on la connoît aiſément à l'impatience

qu'on a de ſe voir, à l'exactitude qu'on a de s'écrire, au ſoins que l'on peut ſe donner pour conſerver l'objet chéri. La paſſion entraîne toujours après elle les déſirs; & les déſirs ſatisfaits, on ſe trouve dans une parfaite indifférence. La véritable tendreſſe eſt au contraire le ſublime de l'amitié, uni à cet amour, que des charmes extérieurs font naître, & qui continueroient même quand la différence des ſexes ſeroit oubliée. La paſſion n'eſt que l'impreſſion que peuvent faire ſur nous différens objets, quand par hazard ils s'offrent à notre vûe. La tendreſſe eſt bornée à un ſeul, pour qui elle eſt conſtante, véritable & particuliere; ainſi ma chere Delia, quand je vous embraſſe avec cette aimable

fureur, que je vous retiens dans mes bras par un pénible effort qui me rend plus tendre, mes efforts ne ſont-ils pas les effets de cette paſſion farouche & rapide qui me met en feu pour la jouiſſance de vos charmes ? Si je ne vous donnois d'autres preuves de ma ſincérité, vous pourriez avec raiſon prendre ces mouvemens voluptueux pour des ſimples déſirs ; mais lorſqu'ingénieux à m'occuper de vos ſeuls intérêts, je néglige tout ce qui peut avoir du rapport à moi, & qu'attentif à chercher mon bonheur je ne le trouve que dans ce qui peut faire le vôtre, que m'abandonnant, m'oubliant moi-même, votre ſeule félicité fait mes plaiſirs ou mes regrets, c'eſt vous prouver mon amour, c'eſt

vous montrer tout ce qu'il a de délicateſſe. Je vous ai ſoumis mon ame, vous la rempliſſez ; il ne me reſte plus de liberté ni de penchant pour me livrer à quelqu'autre idée que ce puiſſe être. L'humanité n'a point aſſez de force pour ſoutenir une continuité d'application, il lui faut quelques inſtans de repos, ſans ce ſecours les eſprits diſſipés ne pourroient reprendre leur vicacité, & l'on perdroit la vie. Cependant dans les momens où je puis le moins vous témoigner tout ce que j'ai de tendreſſe par des preuves & des actions, elle coule délicieuſement dans mon cœur, il en eſt abſorbé. Ne me ſoupçonnez plus d'indifférence, de froideur, de dégoût, mon amour ne peut diminuer, vous n'aurez jamais

d'amant plus fidelle & plus tendre. Ces tranſports que vous avez vû avec tant de complaiſance, ont autant de pouvoir ſur moi que vous le ſouhaitez, ils commandent à mon cœur, nul amant n'en peut reſſentir d'auſſi vifs; mais je ne voudrois pas que vous miſſiez au nombre des ſentimens les plus durables ce charme flateur du plaiſir qu'un ſentiment de volupté fait naître; ne croyez point que quoi que ce ſentiment perde de ſa force, le véritable amour puiſſe diminuer; l'un eſt comparable * à un feu folet & momentané, & le dernier à un feu conſtant & durable. Ne craignez plus que l'amour qui me conſume, que ce feu

* Au feu qui s'éléve d'un monceau de paille enflammée. Et le dernier, au feu & à l'embraſement d'une fournaiſe. *Traduction litterale.*

que vos charmes ont alumé dans mon ſein, puiſſe jamais s'éteindre. Baniſſez de telles idées, elles troubleroient notre tranquillité & me feroient injuſtice. Soyez perſuadée que l'eſprit qui m'anime doit périr avec ma tendreſſe, & que je ne puis vivre ſi je ceſſe d'être, mon aimable, ma chere Delia, votre fidelle & tendre . . . .

PHILETUS.

LETTRE III.

L'infortunée MYRTILLA *à l'ingrat* SARPEDON.

EST-il poſſible que les hommes ſoient ſi mépriſables ? Et voulez-vous faire voir que vous êtes capable de l'ingratitude & de la perfidie dont on les ſoupçonnoit ? Entre les fem-

mes faciles à perſuader, Myrtilla étoit-elle la ſeule que vous duſſiez ſacrifier à vos ſermens impoſteurs, à vos feintes tendreſſes ? Juſtes Dieux ! Comment oſez-vous me traiter ainſi ? me croyez-vous inſenſible à ce procédé ? Vous n'êtes point excuſable ; quoi ! paſſer cinq jours ſans me voir, eh ! vous démentez les aſſurances de tendreſſe que vous m'aviez données, vous ne m'écrivez point, vous ne me témoignez pas même que vous en ayez formé le projet. Vous faites à préſent ſi peu de cas de moi, que vous me croyez indigne de la peine qu'il faudroit prendre pour me tromper. Vous me laiſſez la liberté de penſer ce qu'il me plaira de votre ingratitude & des funeſtes effets de ma cré-

dulité. Volage, cruel amant, je ſuis donc bien changée depuis que vous m'avez juré que mes charmes auroient toujours ſur vous un empire abſolu, que rien ne pourroit vous les faire oublier ? ne m'aviez-vous pas repeté mille fois que je poſſedois toutes les qualités qui peuvent le plus flater l'amour propre d'une femme ? Vos jours vous étoient moins chers, diſiez-vous, que ma tendreſſe. Vous m'aimiez autrefois, j'en ſuis ſûre, chaque mot, chaque action, chacun de vos regards étoient une preuve de l'amour le plus parfait, lorſque vous ne vous flattiez point d'obtenir le retour que je vous ai trop tôt accordé. Ah que l'amour & l'amitié ont de différence chez les hommes ; l'amitié ,

confuſe de ſe trouver ſi rédevable, fait à chaque inſtant de nouveaux efforts pour s'acquitter ; l'amour, après être ſatisfait dans ſes déſirs, mépriſe les faveurs & les paye d'ingratitude. O flamme ! funeſte à elle-même, qui paroît éclatante dans l'éloignement ; elle brille quelqu'inſtant, mais bientôt elle s'évanouit, & ne laiſſe après elle qu'une fumée obſcure. Qu'il eſt cependant contraire à la raiſon, que l'amour faſſe place à la haine ; pourquoi dure-t'il auſſi peu de tems dans nos cœurs que l'indifférence ? Et d'où vient chez les hommes le voit-on s'éteindre avec les déſirs ? Maître abſolu de mes ſentimens, c'eſt depuis un mois que vous m'avez trompée, par vos feintes promeſſes. Je vous ai ſa-

crifié mon honneur, je me vois déja livrée au déſeſpoir, à l'infâmie ; quelle récompenſe, & qu'elle eſt cruelle pour un amour auſſi délicat que le mien. N'imaginez point que je puiſſe ſoutenir mes tourmens avec patience ; ce n'eſt point à tort que je me plains de vous, vous m'avez deshonorée aux yeux de ce monde, à qui j'étois chere ; ma réputation eſt perdue, il ne me reſte plus d'eſpoir de la reparer. Eh bien, puiſque je n'ai plus rien à craindre, je ne dois avoir d'autre déſir que celui de me vanger. Vous avez une femme, dont les ſoupçons ne ſont que trop juſtes ; elle apprendra de moi votre conduite, je lui montrerai toutes vos lettres ; je me mets au-deſſus de la honte dont je

vais me couvrir, puiſqu'en me ſacrifiant j'aurai la cruelle ſatisfaction de vous punir : voici les tourmens que je vous prépare, les quérelles domeſtiques, les plaintes continuelles de quelqu'un qui ne manquoit que de prétexte ; vous ſerez forcé de les entendre ces plaintes, elles ſeront le fleau de votre vie, ou vous deshonorant vous même aux yeux de l'univers, vous volerez au même inſtant dans les bras de l'infâme que vous aimez ; guidé par une paſſion auſſi forte que celle que vous avez feinte pour moi, vous lui ſacrifierai votre honneur, & tout ce que vous vous devez. Je ſuis extrême dans mes paſſions, vous le ſçavez ; je me ſuis livrée à vous ſans ſcrupule, croyez que j'é-

couterai bientôt tout ce qu'exige le déſir de ma vengeance; tâchez cependant de me perſuader que vous n'êtes point ingrat & parjure; détruiſez les ſoupçons que me donne votre conduite; rendez-moi le repos, vous m'en avez trop long-tems privée; revenez, s'il ſe peut plus tendre, plus fidelle dans les bras de Myrtilla, malgré tout ſon reſſentiment elle ſouhaite, elle déſire encore avec ardeur, de ſe dire votre dévouée & fidelle amante.

LETTRE IV.

SARPEDON A MYRTILLA,

Sur ſes reproches continuels.

SI vous n'étiez la femme du monde la plus charmante, l'inquiétude de votre eſprit vous rendroit trop déſagréable ; rien ne juſtifie autant de l'infidélité que les ſoupçons continuels, quand ils ſont fondés ; des reproches tels que les vôtres font bien peu d'effet ; mais comme je ſuis abſolument innocent des crimes que vous m'imputez ; vos plaintes me cauſent un chagrin que je puis à peine ſupporter ; je vais faire mes derniers efforts pour vous aimer moins, je ſouffrirai alors avec plus de patien-

ce les reproches que vous me faites : c'eſt donc à une abſence forcée de peu de jours, & que je pourrois juſtifier, que je dois les noms cruels que vous me donnez ; les momens heureux que je paſſe dans vos bras vous ſervent-ils de prétexte pour répandre ſur le reſte de ma vie le trouble & l'amertume, par d'injuſtes reproches ? Cruelle & tirannique beauté, telle que le tems qui détruit peu à peu les édifices les plus beaux & les plus ſolides, voulez-vous, par de fréquentes quérelles, faire ceſſer l'harmonie de l'amitié la plus parfaite ? On ne peut honorer long-tems quelqu'un qui nous donne des peines continuelles : Quand l'eſtime a ceſſé, vous le ſçavez, l'amour finit bientôt. Vous me

faites un crime de ne vous avoir pas écrit pour vous prouver la néceſſité de mon abſence ; & m'en juſtifier ; mais qu'il eſt cruel de condamner quelqu'un ſans être bien perſuadé qu'il le mérite ; ce que vous regardez comme un crime eſt dans le vrai une attention, & la plus ſenſible & la plus délicate preuve de mon reſpect pour vous. Le domeſtique dont je me ſervois ordinairement pour vous porter les témoignages de ma tendreſſe, dans cet inſtant ne vit plus ; je n'oſe confier à perſonne le ſoin de votre réputation, c'eſt un ſecret trop important ; ſi j'étois auſſi parjure, auſſi ingrat que vous le dites, il me ſeroit aiſé de vous tromper, les hommes perfides ne ſe font point ſcrupule de continuer leurs

tendres proteſtations quand leur amour a ceſſé : Si celui que j'ai pour vous ne ſubſiſtoit plus dans mon cœur, la honte de mon inconſtance me feroit ſans doute vous la cacher ſous des apparences qu'une véritable tendreſſe ne ſçauroit employer, & qu'elle mépriſe. Soyez perſuadée que je vous aime ſincérement, que vous pouvez ſeule par vos ſoupçons donner atteinte à ma tendreſſe & l'altérer. Rendez donc plus de juſtice à vos charmes ; jugez mieux de l'impreſſion qu'ils font ſur moi ; ne vous privez point du repos, & ne diminuez point un amour qui ne peut finir ſans ces raiſons : S'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous gémirez un jour de voir changer la paſſion violente que j'ai

pour vous en une froide & ſimple pitié, c'eſt le ſeul ſentiment que je pourrai vous conſerver, votre humeur ne me convenant pas ; en un mot, quelqu'aimable que vous le ſoyez, vos graces ſéduiſantes ne feront jamais ſupporter les caprices de votre eſprit : Croyez que je me regarderois comme le plus malheureux des hommes ſi j'étois privé des douceurs que me donne votre tendreſſe; cependant j'aimerois mieux les perdre, malgré ce qu'il m'en coûteroit de regrets, que de payer de tout mon repos l'eſpoir flateur de les conſerver. Je ſuis fâché que votre paſſion vous inſpire des projets de vangeance ſi exceſſifs ; vous devez trop connoître mon cœur pour imaginer que je n'y prenne point

de part. Ne m'accablez plus de vos reproches ; ne faites plus de plaintes ſi vous avez pour moi un véritable amour, ou ſi vous ſouhaitez de le conſerver dans le cœur de Sarpedon, dont le plus grand déſir eſt de vous reſter fidéle.

LETTRE V.

L'heureux ANEXANDER à l'aimable & charmante BARETTA.

Sur le rendez-vous qu'elle veut bien lui accorder.

QU'il me paroît difficile d'exprimer l'excès de mon déſeſpoir, lorſque je doutois ſi mes ſoins pourroient jamais toucher votre cœur, & le rendre ſenſible ; mais pourquoi trouvai-je plus de difficulté à bien

rendre les tranſports que j'ai reſſentis quand j'ai reçu la promeſſe flateuſe de vos bontés ? Enyvré de la joye la plus vive, mon cœur palpite, il exhale des déſirs ; confondu dans un torrent de délices, il voudroit découvrir l'excès de ſa tendreſſe ; mais hélas ! dans la rapidité des tendres mouvemens dont il eſt agité, il ne peut trouver des termes aſſez forts pour les exprimer. Peut-on peindre l'imagination ? Eh de quelle expreſſion ſe ſervir pour rendre les raiſonnemens que l'ame éprouve ? Juſtes Dieux ! il m'eſt enfin permis d'eſpérer & d'être aſſuré par un flateur aveu de ma félicité : Quoi je puis compter ſur l'amour de Baretta, je puis enfin me flatter de tenir dans mes bras l'objet qui

m'enchante, de careſſer ſon ſein, de prendre ſur ſa bouche divine une nouvelle vie, de me livrer avec fureur à tous les plaiſirs raviſſans que peut donner une beauté tendre & favorable; oui, ces faveurs ſont deſtinées à l'heureux, au paſſionné, au fidéle Anexander. La plus aimable des femmes doit un tendre retour au plus ſincére des amans; je puis prendre ce titre il me flattera plus que celui de maître du monde; c'eſt ſeulement par un amour auſſi tendre, auſſi pur, auſſi vif que le mien, qu'on peut mériter les faveurs de Baretta. Pourquoi donc, maîtreſſe ſouveraine, idole de mon ame, me dites-vous qu'il vous faut mille ſermens pour être ſûre de ma fidélité? Peut-on être raſſaſié des

rendre les tranſports que j'ai reſſentis quand j'ai reçu la promeſſe flateuſe de vos bontés ? Enyvré de la joye la plus vive, mon cœur palpite, il exhale des déſirs ; confondu dans un torrent de délices, il voudroit découvrir l'excès de ſa tendreſſe ; mais hélas ! dans la rapidité des tendres mouvemens dont il eſt agité, il ne peut trouver des termes aſſez forts pour les exprimer. Peut-on peindre l'imagination ? Eh de quelle expreſſion ſe ſervir pour rendre les raiſonnemens que l'ame éprouve ? Juſtes Dieux ! il m'eſt enfin permis d'eſpérer & d'être aſſuré par un flateur aveu de ma félicité : Quoi je puis compter ſur l'amour de Baretta, je puis enfin me flatter de tenir dans mes bras l'objet qui

m'enchante, de careſſer ſon ſein, de prendre ſur ſa bouche divine une nouvelle vie, de me livrer avec fureur à tous les plaiſirs raviſſans que peut donner une beauté tendre & favorable; oui, ces faveurs ſont deſtinées à l'heureux, au paſſionné, au fidéle Anexander. La plus aimable des femmes doit un tendre retour au plus ſincére des amans; je puis prendre ce titre il me flattera plus que celui de maître du monde; c'eſt ſeulement par un amour auſſi tendre, auſſi pur, auſſi vif que le mien, qu'on peut mériter les faveurs de Baretta. Pourquoi donc, maîtreſſe ſouveraine, idole de mon ame, me dites-vous qu'il vous faut mille ſermens pour être ſûre de ma fidélité? Peut-on être raſſaſié des

plaiſirs céleſtes ? Quel eſt le mortel admis auprès des Dieux, qui porte ſur la terre une vûe même diſtraite ? Beauté ſéduiſante, vos charmes ſont pour vous les témoins les plus ſûrs, ils peuvent vous rendre certaine ; qu'il eſt impoſſible de vous aimer une fois ſans vous aimer toujours. D'ailleurs vous devez juger de l'avenir par ce qui s'eſt paſſé ; mon attention à vous plaire, les maux que m'ont fait ſouffrir vos rigueurs, ma patience à les ſupporter, la conſtance de ma tendreſſe, après avoir perdu l'eſpoir d'obtenir de vous aucun retour, mes regrets, mon déſeſpoir, mes tranſports vifs & ardens, mes ſoins empreſſés, qui ont enfin ému votre ame, qui ont excité votre pitié, ſont des

preuves de l'empreſſement avec lequel je tâcherai de conſerver un bien qui m'a tant coûté, & que mon cœur a payé par des ſiécles de douleur & d'amertume : Mais pourquoi vais-je de nouveau vous dire des choſes que vous ne pouvez ignorer ? Vous connoiſſez mon amour, vous ſçavez que ma tendreſſe eſt inexprimable, que rien ne peut l'égaler ni la diminuer. Toutes mes actions, les maux que j'ai ſoufferts juſqu'à ce moment, ſont vos garans ; ce que je ferai dans la ſuite confirmera ce que vous avez tant de ſujet de croire. Baniſſez de votre eſprit des craintes injurieuſes à mon amour. Tendre, mais trop ſoupçonneuſe beauté, ne ſoyez occupée que d'idées flatteuſes, qu'elles préparent

votre félicité. Croyez qu'il n'eſt rien de plus vrai que ce qu'a dit un Poëte.

Envain un tendre amant jouit de ſa maîtreſſe,
Depuis long-tems l'objet de ſes ardens déſirs;
Il ne ſent qu'à moitié cette charmante yvreſſe.
La crainte de la perdre altére ſes plaiſirs.

Que le Ciel propice à notre amour, verſe ſur nous toutes ſes faveurs. Que la nature entiere, d'une main prodigue, nous comble de ſes graces; que rien ne puiſſe diminuer notre bonheur; qu'il ſoit exempt des craintes de l'incertitude. Connoiſſez tout le pouvoir de vos charmes, vous verrez alors qu'Anexander ne peut ceſſer de vous aimer.

LETTRE VI.

SILVANDER A JANTHE,
Sur l'abſence.

QUe vous êtes cruelle! eh pourquoi faites vous dépendre de mon choix ce que vous devez imputer à mon mauvais deſtin? Quoi! j'ai le cœur & le ſentiment le plus tendre, & vous me ſoupçonnez de vouloir mépriſer, de propos déliberé, de ces plaiſirs charmans, que l'habitude de vous voir me procure, mon aimable Janthe, cette idée n'eſt point dans la nature. Hélas! quand je ſuis ſéparé de vous il me manque une partie de moi-même, vous êtes l'ame de ma vie; quoique j'aye conſervé le mouve-

ment, on peut me comparer aux figures de ces tableaux qui n'agiſſent que par un ſecours étranger, & je ne jouis plus de la faculté de penſer. J'ai été forcé d'aller paſſer cinq jours loin de vous, dans les ennuis, pour terminer quelques affaires, malgré le peu de diſpoſition que j'y ai; ſoyez ſûre, quand vous recevrez ma lettre, qu'elles ſont préciſément au même état où elles étoient. Que la raiſon & l'amour ſont incompatibles, quelqu'un qui ne connoîtroit pas la force de cette paſſion puiſſante, diroit peut-être, que mon impatience à revenir près de vous, devoit m'avoir fait redoubler de ſoins pour terminer les obſtacles cruels qui m'en ont éloigné: Je me l'étois d'abord propoſé en

vous quittant; mais j'ai ſenti l'inutilité de cette entrepriſe. Je me rejoindrai à vous pour vous repeter mille fois que je vous adore; je laiſſerai le ſoin de ces affaires à gens moins occupés que moi. Je volerai dans vos bras, c'eſt-là qu'on peut trouver ſeulement le bonheur & la félicité véritable. Cœurs inſenſibles & peu délicats, qui ne connoiſſez point les charmes de l'amour, faites votre bien ſuprême des richeſſes, des grandeurs; mon ame mépriſe ces foibles avantages, les plus petites faveurs de Janthe ſont les plaiſirs dont elle fait cas. Je ne puis vivre un jour de plus éloigné de vous; attendez donc demain au ſoir, dans le lieu accoutumé, l'impatient, le fidéle SILVANDER.

LETTRE VII.

STREPHON A DALINDA,

Sur la défenſe qu'elle lui fait de parler d'amour.

QUelque pouvoir que vous ayez ſur moi, divine Dalinda, je voudrois que vous en euſſiez davantage lorſque vos ordres me forcent au ſilence; que ne pouvez-vous auſſi me priver de la réflexion? Elle donne des forces à l'eſprit, elle eſt ſa nourriture; mais quand elle n'offre que des idées fâcheuſes & affligeantes, elle fait le malheur de l'humanité; & la folie ſans doute eſt un bien préférable. Trop cruelle beauté, vous avez connu depuis long-tems tout l'empire que vous avez ſur mon cœur; vous

vous êtes faite un plaiſir de lire dans mes yeux, d'y voir l'amour tremblant & humilié, qui n'oſoit ſe faire un paſſage au travers de mes levres, juſqu'à ce moment malheureux que vous l'en avez banni, & dans le même tems vous m'avez ordonné de garder à ce ſujet un ſilence éternel. O Dieux! malgré ce que j'aurois ſouffert à ne plus vous voir, puiſque je ne méritois pas d'être compté parmi ceux à qui vous avez accordé la permiſſion de vous dire qu'ils vous adorent; d'où vient n'avez-vous point, par pitié, étouffé ma flamme naiſſante avant qu'elle fût devenue aſſez forte pour m'en faire un crime? Eclairé par vos mépris ſur mon peu de mérite, l'abſence, le tems peut-être m'au-

roient-ils guéri ; mais hélas ! vous avez flatté mon illuſion ; vous m'avez comblé de faveurs en recevant mes fréquentes viſites ; vous m'avez parlé avec toute la confiance d'une amitié parfaite ; vous avez découvert à mes yeux tout ce que vous avez d'eſprit & de charmes ; votre victoire étoit aſſurée, que j'ignorois encore que vous étiez un vainqueur redoutable ; vous m'avez ſoumis avant que j'aye pu vous parler de paix. Aimable tyran, pourrez-vous juſtifier cette rigueur ? Et comment l'accorder avec cette généroſité, cette humeur bienfaiſante que l'on remarque dans toutes vos actions ? Que vous aurez de regret enfin, ſi vous réflêchiſſez que vous devez une tendre pitié à quel-

qu'un à qui vous imputés des crimes dans ce tems malheureux pour moi. Ne regardez point ma lettre comme une nouvelle faute, je vous conjure; vous m'avez imposé silence; mais vous ne m'avez pas défendu de vous écrire & de vous dévorer de mes regards. Je ne puis retenir mes plaintes sur l'ordre cruel que vous m'avez donné; si vous les trouvez trop téméraires excusez-les, les maux que j'ai soufferts les ont causées. Le désespoir est l'expression dont on se sert pour peindre les supplices de l'enfer; eh bien ceux auxquels vous m'avez condamné sont au-dessus de tout, rien ne peut les égaler. Justes Dieux! s'il est des Livres qui traitent des passions, & qui en peignent toute la vio-

lence, que n'étudiez-vous un peu celui où il eſt parlé de la mienne, je ſuis convaincu qu'en connoiſſant mon amour vous finirez mes malheurs, votre ame douce & complaiſante s'abandonneroit à la pitié, à la compaſſion la plus tendre; vous me flatteriez encore d'un doux eſpoir en m'accordant un généreux pardon; mais pourquoi ſouhaitai-je que vous ſuiviez d'autres regles, d'autres mouvemens que ceux de votre cœur? Réflêchiſſez un inſtant ſur le pouvoir de vos charmes, vous connoîtrez qu'on ne peut vous voir ſans vous aimer, ſans vous le dire; vous verrez aiſément qu'il eſt affreux d'être condamné à des langueurs éternelles, conſumé de feux qu'on ne peut éteindre.

Qu'il eſt cruel de ſçavoir que tous ſes déſirs ſont inutiles ; je ne vois que ce moyen de vous faire ſentir toutes les peines dont mon cœur eſt déchiré, d'émouvoir votre ame, d'exciter votre compaſſion en faveur du plus fidéle, mais du plus affligé des amans.

LETTRE VIII.

ALEXIS A SERINDA,

Pour excuſer ſa jalouſie.

QUe vos ſoupçons ſont injuſtes, divine Serinda ; vous m'accuſez de manquer de tendreſſe, & c'eſt ce ſentiment, porté à l'excès, qui me rend coupable ; ſi vous n'aviez que des charmes ordinaires, ou que je vous aimaſſe d'un amour moins ten-

dre, je ſerois moins criminel près de vous. Je ne me défie point de votre vertu, mais du peu que je vaus, je me rends juſtice, & ne crois point mériter votre cœur, c'eſt un bien trop précieux; je crains que la réflexion ne diminue, ne détruiſe votre amitié, que vous ne me priviez enfin de ce bien, de cette faveur que vous m'avez généreuſement accordée. Ne vous offre-t'on pas tous les jours de nouveaux hommages? Que d'amans illuſtres, que d'aimables rivaux je vois empreſſés à vous ſuivre; éblouis des honneurs, de l'éclat des richeſſes, il n'eſt que trop de femmes, hélas! ſenſibles à l'ambition. Un amant qui ne reſſent point la moitié de la tendreſſe que j'ai pour vous, a peut-être le

talent de l'exprimer par des termes plus forts & plus ſéduiſans. Pourrai-je donc, ſans frémir de crainte, entendre les offres immenſes que vous fait l'opulent Cléander, ou tout ce que le tendre Mirtile dit de flatteur ſur votre beauté? Ne puis-je me livrer à toute ma jalouſie quand je vous vois approuver ce qu'ils diſent, & ſoûrire à leurs diſcours? Pourquoi continuez-vous de les recevoir? Vous n'agiſſez ainſi, me-dites-vous, que pour vous amuſer. Vous m'aſſurez que vous n'avez jamais cru leurs déclarations ſérieuſes; je me flatte que vous parlez avec ſincérité, qu'Alexis vous eſt auſſi cher qu'il le fut jamais; mais Serinda, qu'il eſt dangéreux de s'amuſer avec des

amans de ce caractére ; votre réputation & votre vertu ſont expoſées au danger le plus redoutable ; vous aimerois-je comme je le dois, ſi je ne vous témoignois point ma peine ? Non ; & j'atteſte le Ciel, que mon amitié pour vous, indépendemment de cette autre paſſion plus tendre & plus ardente, eſt ſi ſincére, que ſi vous m'abandonniez, que je fuſſe pour jamais privé de tous ces plaiſirs, qui, ſi j'en crois l'eſpoir flatteur que vous m'avez donné, doivent durer autant que nous, je vous conſeillerois contre vos amans. La multiplicité des hommages ne donne jamais un luſtre à la beauté ; mes craintes, mon déſeſpoir, m'excitent moins que votre honneur & l'intérêt que je

prends à votre tranquillité ; ce ſoin eſt un motif de plus pour moi. Si je vous parle quelque fois avec plus de vivacité qu'il ne convient à la ſoumiſſion d'un amant, mettez cette faute ſur le compte de mon zéle & de la violence de ma paſſion ; pardonnez du moins à mon cœur des mouvemens que vous ne ſçauriez approuver : s'il s'agiſſoit de ma fortune, de ma vie, j'attendrois avec patience tout ce qui pourroit en arriver, mais la plus légére crainte de vous perdre trouble ma raiſon ; il m'eſt inſuportable d'y penſer, je ſuis dans le déſordre & la confuſion, je voudrois alors n'avoir jamais connu le pouvoir de vos charmes, n'avoir jamais près de vous goûté de plaiſirs, l'idée funeſte

de les perdre me les rend moins doux. Je ſuis quelque-fois aſſez criminel pour m'éforcer de vous aimer moins ; je voudrois réſiſter à vos attraits & vaincre l'impreſſion puiſſante qu'ils font ſur moi ; je ſouhaiterois enfin de devenir auſſi inconſtant que je crois que vous l'êtes. Mais hélas ! foible mortel, j'oſe braver les Cieux, je ſuccombe, & je perds la vie ſous le pouvoir inexprimable de votre idée ſéduiſante ; quand je veux vous appeller ingrate, parjure, perfide, un mouvement intérieur m'arrête ; il change ces mots à demi formés, mes injures deviennent des éloges, mon peu de mérite m'effraye, je me trouve le plus ingrat des hommes, alors ma rage imprudente retombe ſur moi, mon

mon ame dans les regrets éprouve des horreurs infinies, je ne pourrois les exprimer. Ah Serinda ! ce que vous regardez comme un crime fait le comble de mes maux ; ſi par mes reproches quelque fois je ſuis aſſez coupable pour troubler votre repos, je détruis abſolument le mien, & je ſuis mille fois plus à plaindre que vous ne le ſouhaitez ; prenez donc pitié des tourmens qui déchirent mon cœur, faites-les finir, vous le pouvez, ne fût-ce que pour un inſtant ; laiſſez-moi me flatter que vous m'aimez auſſi tendrement que vous l'avez fait. Je n'oſe me promettre de ne plus vous offenſer juſqu'à ce que vous m'ayez aſſuré que vous ne mettrez plus à des épreuves ſi cruelles un amant auſſi

tendre, aussi délicat que je le suis; que vous ne me donnerez plus enfin de sujets de plaintes dont vous puissiez me faire des crimes. Vos faveurs séduisantes me sont trop cheres pour que je puisse soutenir avec modération la crainte de les partager; je supporterois encore moins le plus léger soupçon de les perdre. Ah! si vous me croyez en effet digne de votre amour, n'ôtez rien à ce bonheur suprême, ne le diminuez point par des craintes & des soupçons; mais rassurez, pardonnez, rendez la vie au tendre, au passionné, au fidéle ALEXIS.

LETTRE IX.

ARISTE à la fiére PANTHEA.

MOn cœur s'eſt enfin dégagé de ſes fers, il les a briſés, je mépriſe l'eſclavage ſous lequel j'ai ſi long-tems gémi; j'aurois pu vous aimer d'un amour éternel, mais le peu de tems que vous m'avez été chere, ne m'a que trop montré tout ce que j'aurois ſouffert dans vos chaînes. Nous devons aux femmes, je l'avoue, un peu de complaiſance; mais en même-tems vous devez éviter de nous tyranniſer & de méſuſer de l'empire que nous vous donnons ſur notre cœur. C'eſt trop exiger que de vouloir quelque choſe qui donne attein-

te à notre gloire. Rappellez-vous que quand nous cédons, c'eſt à l'amour, maître abſolu de nos ames, il diſpoſe d'elles comme il lui plaît, il dirige nos actions : quand nous ſentons auſſi qu'il ne vous inſpire plus, en nous donnant des ordres, nous ceſſons d'obéir ; parce que vous continuez d'être belles, vous croyez à tort que nous puiſſions continuer de vous aimer : Vous nous devez quelque complaiſance, ou notre tendreſſe tourmentée nous devient déſagréable, & vous la fatiguez. Je me rappelle, & je réflêchis avec honte, qu'occupé de tout ce qui pouvoit vous être agréable, j'en faiſois mon étude ; qu'épiant avec ſoin les mouvemens de vos yeux, je reglois ſur eux

chacune de mes actions ; je ne me rendois jamais près de vous, je ne vous quittois point, je ne vous parlois ni ne vous regardois que dans la vue de vous plaire ; cependant tous mes ſoins étoient inutiles, vous n'avez jamais pu ou voulu ſoûrire à mes efforts, & vous avez toujours regardé mes déférences comme des devoirs. Orgueilleuſe beauté, que j'avois rendue l'arbitre de mon ſort, quand ma folle tendreſſe vous donna des droits ſur mon cœur, ſi vous me crutes indigne du votre, pourquoi n'en fites-vous point l'aveu ? Et déterminée à ne point payer mes hommages, pourquoi les acceptiez-vous ? C'étoit me montrer de la généroſité que de vous refuſer à mes empreſſemens, j'aurois

fait un cas infini de vos refus ; mais quand vous avez excité ma tendreſſe pour augmenter le nombre de vos adorateurs, vous avez fait une action mépriſable ; c'eſt me laiſſer voir une humeur coquette, dont la honte réjaillit & ſur la maîtreſſe & ſur l'amant, qui après avoir découvert cette imperfection dans l'objet de ſa tendreſſe, peut encore lui demeurer attaché. Toutes les faveurs que j'attends de vous, c'eſt que vous veuilliez me renvoyer mes lettres, témoignages honteux de ma foibleſſe paſſée. Ceſſez d'imaginer que je puiſſe penſer autrement, dans mon malheur je me propoſe de vous oublier. Imitez-moi, vos charmes, votre fierté, tout me ſera déſormais indifférent ; & s'il m'ar-

rive jamais de regarder quelqu'autre femme avec des yeux de tendreſſe, ſa prudence, & la douceur de ſon caractére, rendront ſes charmes plus précieux ; elle connoîtra du moins de quel prix doivent être & la tendreſſe & le cœur d'ARISTE.

LETTRE X.

PANTHEA au ſuperbe ARISTE.

C'Eſt à tort que vous m'accuſez d'amour propre & de vanité, je n'en eus jamais ; pour vous en convaincre, je veux bien vous avouer que je ſuis véritablement aiſe d'être délivrée de vos importunités. Si je vous flattai de quelques bontés, vous les dûtes à un excès de bienfaiſance

dont vous me ſoupçonnez pourtant de manquer. Croyez, Ariſte, que vos tendres proteſtations ne m'ont jamais fait autant de plaiſir que les aſſurances que vous me donnez de ne plus penſer à moi; je ne puis vous promettre d'en faire autant, les femmes, vous le ſçavez, ſe font quelque fois des amuſemens des choſes les plus frivoles; mais je ſuis aſſurée, & puis hazarder de vous le dire, que je m'occuperai, par préférence, d'idées plus agréables, de réflexions plus utiles. Je vous renvoye, ainſi que vous le ſouhaitez, toutes vos lettres. Je ſuis ſi peu piquée de votre infidélité, que je vous prie d'en envoyer des copies à quelqu'unes de ces femmes, qui connoiſſent mieux tout ce

que vous valez que l'insensible PANTHEA.

LETTRE XI.

ARISTE désespéré, à la cruelle, mais trop aimable PANTHEA.

SI les fols sont à l'abri des loix & des supplices, vous avez sans doute, Panthea, plus de rigueur que ces mêmes loix, vous n'excusez point les fautes que ma passion imprudente & furieuse vient d'occasionner. Ah! si vous connoissiez l'amour, le désespoir, vous cesseriez de me blâmer & me plaindriez sans doute. Vous sçavez trop bien, hélas! le pouvoir que vos charmes ont sur moi; leur empire m'est trop doux pour que je cherche à le détruire; mais désespéré par vos rigueurs, j'ai blasphêmé le Ciel,

ne pouvant en jouir, & j'ai fait ſemblant de mépriſer des faveurs que je ne pouvois obtenir. Que dirai-je, Comment expierai-je le crime que ma vanité téméraire, mon amour propre m'ont fait commettre? Je crains que tout ce que j'ai fait, & ce que je puis faire encore, ne ſoit point ſuffiſant. Je me livre donc entiérement à votre clémence, elle eſt le plus cher attribut de la divinité; j'ai recours à elle, daignez recevoir de nouveau mes hommages, croyez mon repentir ſincére; oui, avant que ma faute ne vous fût connue, & que vous n'en euſſiez la preuve, j'ai maudit vingt fois ma main de vous l'avoir donnée. Victime des regrets & du déſeſpoir, jamais amant ne fut comme moi le

triſte jouet des moindres caprices de l'amour. Si vous étiez moins aimable, ou que j'euſſe une tendreſſe moins vive, je ne ſerois point avec vous auſſi criminel ; l'excès de ma faute vous prouve victorieuſement mon amour. Malgré mes tranſports, malgré mon déſeſpoir, vous avez pu remarquer que mon cœur vous étoit ſoumis comme dans les momens les plus tendres ; que le motif de mon offenſe vous a faſſe donc excuſer. Si par ma fidélité, ma conſtance, je n'ai point mérité le retour flatteur que je déſirois d'obtenir, que mes maux excitent votre pitié, c'eſt la ſeule faveur que j'oſe à préſent vous demander, je l'obtiendrai ſans doute ſi vous pouviez connoître les tourmens que je ſouffre ;

votre fierté, votre diſcrétion, le peu de penchant que vous avez à l'amour, rien ne pourroit vous en défendre, vous vous attendririez pour les maux que je reſſens. Guidé par les caprices de mon imagination, je m'étois quelques-fois flatté que vous finiriez des maux auxquels vous preniez part, qu'en me comblant de faveurs, vous me feriez un ſort digne d'envie, & bien différent de celui que j'éprouve. De quels ſonges flatteurs amuſai-je ma folle tendreſſe ? Puiſſant amour, qu'en te ſuivant on ſe fait d'illuſions, ce ſont elles qui me rendent malheureux par une fatale témérité, qui me privent de ce tendre retour que mes ſoins aſſidus ſembloient me promettre; puis-je me flatter de l'obtenir

après avoir bravé vos charmes & les avoir mépriſés avec prophanation ? Non, je reconnois mon crime, vous me faites juſtice en me livrant à mon déſeſpoir, je ne me plaindrai plus de vos rigueurs. Connoiſſez aux mouvemens tumultueux de mon ame, à leur viſciſſitude, les maux affreux que je ſouffre ; jugez du ravage qu'ils font ſur moi par le déſordre de mon eſprit, dans le tems où je devrois être entiérement occupé à diminuer mes offenſes, à les faire excuſer : tout ce que je puis eſpérer, c'eſt que vous ſerez convaincue de la ſincérité de mes diſcours par le peu d'ordre que vous verrez dans cette lettre. Si mes regrets étoient moins vifs, je les exprimerois mieux ſans doute. Je vou-

drois que vous fussiez persuadée de mon repentir, & que vous connussiez le zéle ardent avec lequel je serai toujours le tendre, le respectueux amant de la divine Panthéa.

APOSTILLE.

Il m'est impossible de vivre sans vous voir, accordez-moi donc, par le retour de mon messager, la permission de me jetter à vos pieds; si vous me la refusiez, dans peu de tems, je serois hors d'état de vous en prier.

LETTRE XII.

PANTHEA A ARISTE.

JE me soucie si peu d'avoir des amans, que je vous pardonne les assurances que vous m'avez données de n'avoir plus de tendresse pour moi.

Je ne ſçai à propos de quoi, par votre derniere lettre, vous me demandez avec tant d'inſtance de recevoir vos excuſes. Je ne prens aucune part à ce que vous me dites de votre amour, les preuves que vous voudriez m'en donner ne feroient aucune impreſſion ſur moi; moins vous m'en parlerez, & plus je ſerai charmée de vivre avec vous. Si vous n'êtes occupé, comme vous me le dites, que de ce qui peut me plaire, prouvez-le moi en ne me demandant pas de nouveaux éclairciſſemens ſur ce qui s'eſt paſſé; à cette condition ſeulement, je veux bien vous recevoir chez moi, & vous aſſurer que je ne vous veux point de mal. PANTHEA.

LETTRE XIII.

THEANO A ELISMONDA,

Sur ce qu'il a obtenu d'elle les dernieres faveurs.

POurrez-vous, après avoir ennyvré mon cœur d'un torrent de délices, juſtifier le froid accueil que vous m'avez fait ce matin dans la viſite que vous m'avez donné ordre de vous rendre ? Si je n'étois aſſuré que ma tendreſſe & ma ſincérité ont pu vous convaincre, qu'en faiſant mon bonheur, vous n'avez rien fait de contraire à la raiſon. Je gémirois de ma félicité, & votre cruauté conſtante m'affligeroit moins, ſi vous pouviez vous répentir des faveurs que vous m'avez accordées. Croyez, ma che-

re Eliſmonda, que je vous aime de la plus vive tendreſſe, que mes ſentimens ſont différens de ceux que j'ai jamais éprouvé pour quelqu'autre femme. Mon cœur n'avoit eu que des déſirs, & les plaiſirs en éteignoient bientôt la vivacité. Mais Dieux! avec vous, chere Eliſmonda, dans les momens de la plus ſéduiſante volupté, lorſqu'ennyvré de plaiſirs, & vous ſerrant entre mes bras, mon ame toute entiere ſe livroit à des délices dans leſquels les facultés de l'ame ſe trouvent pour ainſi dire anéanties. Je n'ai joui qu'à moitié de mon bonheur, la ſincérité, le zéle, la délicateſſe de mon amour, ne m'ont point fait illuſion; je ne me ſuis point flatté de mériter vos bontés, & que vous puſ-

fiez les rendre pour moi auſſi durables qu'elles me paroiſſoient extraordinaires. Pourquoi cette douceur divine que vous m'avez montré, cet excès de bienfaiſance avec lequel vous m'avez traité la nuit derniere? Ont-elles été changées ce matin en un air chagrin & de mauvaiſe humeur? Pourquoi n'ai-je vû dans vos regards qu'une indifférence affectée? Nous avions, il eſt vrai, des témoins, j'étois, malgré mon impatience, forcé de me taire ſur ce que j'avois tant d'intérêt à découvrir; cependant mon ame étoit émue, ſes mouvemens étoient peins dans mes yeux, & vous n'avez pas daigné les conſulter, vous n'avez plus, hélas! cette complaiſance flatteuſe avec laquelle vous au-

riez pu les obſerver. Oui, quoique j'aye épié chacun de vos regards, aucun d'eux ne portoit à mon cœur un ſeul trait de lumiére qui pût le remplir de l'eſpoir le plus flatteur ; s'il en échapoit quelqu'un, on ne le voyoit qu'obſcurci, tels on apperçoit les rayons du Soleil au travers d'épais nuages. Quelque démon cruel, jaloux de mes plaiſirs, a pris un empire abſolu ſur le cœur d'Eliſmonda. Qui peut avoir ſi promptement changé ſon ame ? Seroit-ce l'effet de quelques ſonges impoſteurs ſur mon inconſtance, ou ſur ce que j'ai manqué de tendreſſe ? Une vaine illuſion a-t'elle pu détruire toutes les raiſons que vous aviez de me croire fidéle ? & pendant mon abſence, ce que vous

penſiez d'avantageux ſur mon compte ? Je ne puis le croire. Ceſſez donc, ame de mes déſirs, unique & ſeul objet de mes eſpérances, de faire injuſtice à mon amour extrême ; ceſſez de faire tort à tout ce que vous avez de mérite ; croyez que vous avez fait le bonheur d'un amant qui borne ſes déſirs à vous plaire, qui ne voudra ni ne pourra jamais avoir moins de tendreſſe, & qui par le ſort & ſon propre mouvement eſt deſtiné à ſacrifier ſa liberté à l'aimable Eliſmonda.

APOSTILLE.

Je vous ſupplie de me faire une prompte réponſe ; mais de grace, ma chere Eliſmonda, laiſſez moi voir dans votre lettre plus de tendreſſe que vous ne m'en avez montré ce matin.

Mandez-moi ſi je puis me flatter de vous voir aujourd'hui. J'ai été trop heureux de modérer tout ce que j'avois d'impatience à prendre des éclairciſſemens, à vous demander des aſſurances de la continuation de votre tendreſſe, & à vous prier de me procurer les moyens de vous prouver la mienne. Je vous dis donc adieu pour quelques momens, ma chere Eliſmonda ; vous faites ſeule les délices de mon ame.

LETTRE XIV.

ELISMONDA A THEANO,

En réponſe à la lettre précédente.

APrès m'être privée, par ma conduite, de tous les droits qui me faiſoient prétendre à votre eſtime,

vous êtes ſans doute le plus généreux de tous les hommes, puiſque vous me continuez les aſſurances de ce même ſentiment. Je fais trop de cas de toutes vos qualités, & je vous aime trop conſtament pour avoir quelques regrets de m'être livrée à un homme ſi digne de ma confiance, & qui la mérite à tant de titres. Mais hélas! cher Theano, le peu de difficulté que j'ai faite de m'abandonner à vous, ne me laiſſe point eſperer d'excuſe; je n'oſe me flatter de pouvoir conſerver votre tendreſſe, de fixer un cœur auſſi délicat, auſſi ſenſible que le votre. Dieux! je cédai à vos premiers tranſports, & ma défaite devoit être le prix flatteur de vos ſoins, d'une tendreſſe long-tems

éprouvée. Que devez-vous penſer de moi ? Ou plutôt n'allez-vous pas me ſoupçonner d'une foibleſſe, d'une facilité extrême ? La honte, la confuſion, accablent mon ame & la tyranniſent ; le plus affreux déſeſpoir m'allarme dans mes réflexions, tout me dit que vous ne ſçauriez aimer quelqu'un qui paroît ſi peu mériter votre tendreſſe. Que j'ai ſévérement condamné dans les autres ce même égarement dans lequel je viens de tomber ! méritois-je plus de pitié, quelque malheur qui m'arrive, puis-je me promettre de l'exciter ; il me reſte encore cependant quelque eſpoir. Plus j'examine mon ame, plus j'en obſerve les mouvemens, & moins j'ai à m'imputer quelques déſirs dont mon

honneur aye à ſouffrir. Si je ſuis coupable dans le fait, mon intention étoit pure ; je fais la preuve de la foibleſſe de mon ſexe, mais je n'ai rien à me reprocher, je n'ai à rougir de rien. Dans les premiers momens que je vous vis, je vous aimai, mon amour s'augmenta bientôt par degrès, il devint une paſſion ; mais alors ce ſentiment étoit pur, l'amitié le retenoit dans ſes bornes. Le Ciel m'eſt témoin, que libre de tous déſirs, dont ma vertu peut s'allarmer, je vous ſuivis dans ce fatal jardin, qui bientôt devint le théâtre de ma défaite ; ſans défiance ſur vos deſſeins, je voulus bien vous y entretenir, la nuit arriva, nous reſtâmes ſeuls ; l'ombre, le ſilence vous enhardirent bientôt,

vous

vous vous permites des transports que vous n'auriez point osé pendant le jour opposer à ma pudeur. Quel fut le désordre de mes sens ; ah ! dans ce fatal moment l'extrême tendresse que mon cœur depuis long-tems éprouvoit pour vous, désarma ma colere, je n'eus ni la force ni la fermeté de suivre ses mouvemens, mon trouble me mit hors d'état d'employer des raisons qui vous auroient peut-être arrêté, Dépourvue de tout secours, privée par cette passion fatale de ce qui pouvoit me défendre, l'amour vous plaça dans mes bras, il vous animoit ; je cédai bientôt à ses transports, vous obtintes tout de moi, je fus bientôt perdue. Ah Théano ! aimable & cher vainqueur, jugez de

cette action telle qu'elle eſt, n'ayez pas une idée moins flatteuſe de votre victoire, parce que vous l'avez remportée avec facilité, croyez qu'elle étoit reſervée à vous ſeul ; quelqu'aimable que vous ſoyez, vous n'auriez point triomphé avec tant de facilité, ſi mon cœur n'eût commencé déja ma défaite. Vous m'avez connue dans les autres actions un peu de raiſon & de fermeté, jugez donc quel eſt l'aſcendant que vous avez ſur moi, quel doit être mon amour, puiſqu'il a détruit au même inſtant toutes les réflexions qu'il m'avoit lui-même inſpiré. Ecoutez cet amour, qu'il me ſerve près de vous de juſtification ; mon inquiétude dans cette derniere nuit, les pleurs que j'ai verſés, les mouvemens tu-

meurtrieux de mon ame, mon trouble, mes tourmens, la morne triſteſſe que vous avez vû en moi ce matin, étoient je l'avoue des peines dûes à mes remords. Et pouvois-je trop me reprocher une action condamnée par les loix du Ciel & de la Terre, qui pouvoit me rendre mépriſable à vos yeux & me faire perdre votre eſtime ? Heureuſe déſormais par votre tendreſſe, je cherirai toutes les preuves que je pourrai vous donner de celle qui remplit mon cœur, je les regarderai comme ma gloire. Venez me voir ce ſoir ſur les ſix heures, venez me renouveller ces témoignages raviſſans, ces aſſurances flatteuſes que vous m'avez données dans votre lettre, votre viſite diſſipera tout ce qui me reſte

d'inquiétude, je me déferai de tous fâcheux ; je pourrai, ſans crainte d'être interrompue, vous repeter avec ſincérité que vous rempliſſez mon ame, & qu'Eliſmonda eſt pour jamais à vous.

LETTRE XV.

THEANO A ELISMONDA.

LEs faveurs dont vous m'avez comblé la nuit derniere, ces raviſſemens immortels que mon ame a éprouvé lorſque vous avez fait mon bonheur, ſont les ſeuls paiſirs au-deſſus de la joye véritable que m'a cauſé votre lettre. Que je ſuis heureux s'il eſt vrai que ma tendreſſe vous rende le repos, & que la triſteſſe que j'ai vû dans vos yeux, dont je vous ai

fait mes plaintes, vienne des doutes que vous aviez de mon amour. Que cette crainte aye un motif ſi tendre, quelqu'injuſte qu'il ſoit, ma chere Eliſmonda, faites ceſſer ces ſoupçons, baniſſez de votre eſprit tout ce que vous pouvez imaginer d'injurieux à cet amour, tout ce qui pouvoit faire tort à ma reconnoiſſance. Depuis long-tems je vous adorois, je n'oſois vous l'apprendre, j'appréhendois tout de votre délicateſſe, mon amour craignoit de n'être point écouté, il s'allarmoit déja de vos refus; mais que n'ai-je point fait pour vous convaincre de ma ſincérité, j'employai les moyens les plus délicats, les plus dignes de vous, ils m'ont réuſſi; eh quoi! lorſqu'après les preuves de la

plus vive & de la plus ſincére tendreſſe, après les démarches les plus empreſſées envers l'objet qui nous eſt le plus cher, on répond à nos vœux ſans être arrêté par la crainte de l'inconſtance, ſi commune aux hommes, ne nous aime-t'on point véritablement? Pourriez-vous donc me ſoupçonner de la plus légére ingratitude? La ſurpriſe que ma témérité imprévûe vous cauſa, vous rendit ſans doute plus favorable à mes déſirs, je devins coupable; les ſoins les plus empreſſés, l'attachement éternel que j'aurai pour vous, ne me feront-ils pas obtenir un généreux pardon? Rendez à mon ame la tranquillité, qu'elle regne ſeule dans votre cœur tendre & délicat, que ſa douceur rempliſſe votre ame,

elle n'a été que trop long-tems troublée par les ſoupçons & l'incertitude. Croyez qu'il m'eſt impoſſible de vous oublier, que je ne puis ceſſer de vous aimer, que mon cœur vous reconnoîtra toujours comme ſa ſouveraine, comme ſa maîtreſſe abſolue, comme le ſeul, l'unique objet de ſes déſirs & de ſes ſentimens. Je vous écris cette lettre, & pour profiter de quelques momens juſqu'à l'heure marquée, mais trop tard, où vous devez me laiſſer jouir du ſeul bien pour lequel je reſpire, & pour diſpoſer l'aimable, la charmante Eliſmonda à recevoir Theano, à le rendre heureux en lui donnant de nouvelles aſſurances de ſon amour & de ſa ſincérité.

LETTRE XVI.

ELISMONDA A THEANO.

POurquoi ne jouit-on pas d'un parfait bonheur ? La ſuprême volupté eſt ſuivie de la douleur, de l'inquiétude, nous vivons tour à tour dans les plaiſirs & dans les ennuis. A peine goutai-je la douce ſatisfaction d'être aimée de vous, à peine cette flatteuſe idée a-t'elle mis dans mon cœur le calme & la tranquillité, que vous ſouhaitiez depuis long-tems d'y fixer, que je les vois finir par un coup imprévû, on m'enleve de vos bras, & mon ame eſt déchirée des tourmens de l'incertitude ; que l'abſence peut être fatale à notre amour. Armide,

avec qui, vous le ſçavez, je ſuis forcée de vivre quelque tems, eſt ſenſible aux infidélités de Berillus ; devenue jalouſe de mon bonheur, elle ſouffre avec impatience, cher Theano, de vous voir me donner des preuves de votre tendreſſe & de ſa ſincérité ; elle me voit avec regret jouir de ce bien, & d'un plaiſir qu'elle n'oſe plus ſe promettre ; ſon ame, auſſi fiere que préſomptueuſe, eſt expoſée aux tourmens d'un amour jaloux & déſeſperé : Elle veut vous faire partager ſon malheur, & ne peut trouver de repos qu'en faiſant ceſſer celui des autres. Dans ſa méchanceté cruelle, elle a employé mille ſtratagêmes pour me donner des ſoupçons ſur votre ſincérité ; vous ne dites pas un mot

qui puiſſe ſouffrir deux ſignifications, qu'elle ne l'explique à votre déſavantage ; ſi vous jettez ſur moi quelque regard, elle me dit qu'il eſt trompeur, ou rempli de mépris ; cependant comme elle s'eſt apperçue que j'étois trop éclairée pour me laiſſer ſéduire par ſes artifices, elle montre à découvert la haine qu'elle a pour vous, & prétend la juſtifier ; elle ne veut plus vous voir, elle a juré de vous faire des impoliteſſes les plus marquées, ſi malgré ſes ordres vous entriez de nouveau chez elle. Oui, quelques ſecrets qu'elle m'ait confié, quelques ménagemens qu'elle me doive à cet égard, elle m'a averti que ſi je continuois de vous voir, elle m'expoſeroit à la critique outrée des Cenſeurs

les plus redoutables. Une femme dont les paſſions ſont auſſi vives dans le trouble & le déſeſpoir, ſans aucun égard pour elle-même, ſe montre telle qu'elle eſt, elle ſacrifie l'honneur & la réputation des autres à ſa propre ſatisfaction ; je la connois trop bien, hélas ! ſes actions iront plus loin que les menaces ; il faut au premier moment favorable que je la fuye, ou que je me détermine à ſouffrir tout ce que peut ſuggérer l'envie, tout ce que la noirceur peut lui dicter. Votre prudence me laiſſe préſumer que vous ne pourriez ſouhaiter que je me conduiſiſſe au hazard dans cette circonſtance. Vous connoiſſez trop bien, j'en ſuis convaincue ; le zéle & la vivacité de mon amour, pour imaginer

que cette ſéparation cruelle dépende de mon choix. Ah Theano! jamais mon cœur n'a ſouffert de tourmens plus affreux, à peine puis-je ſupporter l'idée d'être ſéparée de vous quelque jour. Je puis encore moins commander à mes tranſports, quand je réflêchis qu'accoutumé à me voir quelquefois, vous deviendrez inſenſiblement indifférent lorſque vous ne me verrez plus. Le déſeſpoir, la jalouſie déchirent mon cœur, Armide n'eſt que trop ſatisfaite. Ecrivez-moi donc, donnez-moi vos conſeils, raſſurez-moi. J'ai trouvé un meſſager fidéle, il vous portera mes lettres, il me rendra vos réponſes, c'eſt le ſeul expédient que j'imagine pour conſerver un reſte d'eſpoir. Si vous négli-

gez un jour l'occaſion que je vous procure, mon ame ſe livrera à la plus terrible des paſſions ; la folie, ou une mort affreuſe, ſeront le partage de l'infortunée Eliſmonda.

LETTRE XVII.

THEANO A ELISMONDA,

En réponſe à la précédente.

IL n'appartient qu'à Eliſmonda, ſans doute, d'affliger un amant, de lui cauſer les plus vifs regrets, & dans le même inſtant de lui faire éprouver les plaiſirs les plus raviſſans. Votre derniere lettre, les aſſurances flatteuſes de tendreſſe que vous m'y donnez, peuvent ſeules m'aider à ſupporter le malheur cruel que vous m'y annoncez. Quand je perds ces plai-

firs ſéduiſans dont vous m'avez comblé, quel autre bien modereroit mes regrets, que la douceur de voir que vous les partagez. O vous, le ſeul, l'unique ſoulagement de mon ame, ſi je ſouffre avec patience cette adverſité, c'eſt une ſuite de cet empire abſolu que vous avez ſur moi. Quoique ſéparé de vous, pour qui ſeule je voudrois vivre; je vivrai cependant, j'attendrai des jours plus heureux. L'eſpoir flatteur de conſerver votre tendreſſe, me fait goûter dans cette vie un bonheur trop réel, eh! pourrois-je ſouhaiter de le changer dans un autre? La cruelle méchanceté d'Armide ne pourra me priver abſolument d'Eliſmonda, elle n'enlevera jamais à ma maîtreſſe un amant dont la

conſtance, le zéle & la tendreſſe ne peuvent s'égaler. Vous êtes convaincue de ma fidélité, les preuves que je vous en ai donné m'autoriſent à vous faire des reproches ſur votre peu de confiance. Vous devriez ſçavoir que Theano ne perdra jamais la plus petite occaſion de vous rappeller vos ſermens flatteurs & les aſſurances que vous lui avez données d'être toujours à lui. Je ne vous quitterai jamais, ſans éprouver la plus vive douleur, & je ne me joindrai jamais à vous ſans goûter la plus raviſſante joye; le plaiſir de vous voir aura toujours pour moi le piquant de la nouveauté, vous en conſerverez tous les charmes. Les affaires, les amuſemens ne pourront jamais me diſtrai-

re de vous un ſeul moment; que je veille, que je dorme, vous êtes toujours préſente à mon eſprit. Je n'eſpére, je ne crains, je ne fais de vœux que pour vous; le tendre intérêt de notre amour occupe entiérement mon ame; quelques jours d'abſence peuvent-ils donner la moindre atteinte à ma fidélité inébranlable, à ma vive tendreſſe? Pourquoi faut-il qu'elles finiſſent avec la vie? Sans les ordres du Ciel, je vous aimerois à jamais d'un amour auſſi tendre; mon cœur ſenſible & paſſionné ſe flatteroit encore de retrouver dans une autre vie ces mêmes douceurs dont l'abſence va me priver; j'eſpérois de vivre pour vous, de vous aimer toute l'éternité. Mais dites-moi, chere Eliſmonda,

n'ai-je à craindre de cette abſence malheureuſe que d'être privé du plaiſir de vous voir, de vous entendre ? Les ſtratagêmes qu'Armide employera contre moi ne feront-ils point quelque impreſſion fâcheuſe ſur vous quand je ne ſerai point à même de la détruire, & de vous prouver par mes ſoins & mon empreſſement la ſincérité de mon amour ? Ah ! que l'envie eſt à craindre, qu'elle eſt ingénieuſe à nuire, pourquoi faut-il qu'elle ait tant de ſuccès ? L'hiſtoire, l'expérience que nous en faiſons tous les jours, ne nous fourniſſent que trop d'exemples des malheurs qu'elle cauſe : Dans combien d'infortunes les plus tendres, les plus fidéles amans ne ſont-ils pas quelque fois précipités par les

baſſes intrigues des jaloux, indignes d'être aimés? Si je n'étois perſuadé de tout ce que vous avez de connoiſſance & de raiſon, que cette réflexion me paroîtroit affreuſe; mais vous liſez trop bien dans mon ame, pour que je doive la craindre. J'attendrai avec une impatience inexprimable une réponſe de vous, j'eſpére qu'elle m'apprendra l'inſtant flatteur ou je pourrai de nouveau goûter le bonheur que la cruelle Armide a troublé. Prenez pitié des maux cruels que me cauſe cette abſence, prouvez-moi par des nouvelles aſſurances que rien ne peut vous engager à retracter les promeſſes flatteuſes que vous avez faites au fidéle, au tendre THEANO.

LETTRE XVIII.

ELISMONDA A THEANO.

CEſſez de vous affliger, mon cher Theano, s'il eſt vrai que vous ayez beſoin de conſolation pour avoir été quelques momens ſéparé d'Eliſmonda, vous la reverrez bientôt près de vous; ſon ame a redoublé de tendreſſe, cette abſence m'a fait ſentir plus parfaitement tout ce que j'ai de plaiſir à vous voir, elle vous rend plus cher à mon cœur, il vous eſt dévoué bien mieux que je ne pouvois le dire. Eh! comment exprimer la vive impreſſion que les preuves de votre tendreſſe ont fait ſur moi. Ma raiſon dans ce moment eſt d'accord avec mon inclination, elle juſtifie mon

baſſes intrigues des jaloux, indignes d'être aimés? Si je n'étois perſuadé de tout ce que vous avez de connoiſſance & de raiſon, que cette réflexion me paroîtroit affreuſe; mais vous liſez trop bien dans mon ame, pour que je doive la craindre. J'attendrai avec une impatience inexprimable une réponſe de vous, j'eſpére qu'elle m'apprendra l'inſtant flatteur ou je pourrai de nouveau goûter le bonheur que la cruelle Armide a troublé. Prenez pitié des maux cruels que me cauſe cette abſence, prouvez-moi par des nouvelles aſſurances que rien ne peut vous engager à retracter les promeſſes flatteuſes que vous avez faites au fidéle, au tendre THEANO.

LETTRE XVIII.

ELISMONDA A THEANO.

CEſſez de vous affliger, mon cher Theano, s'il eſt vrai que vous ayez beſoin de conſolation pour avoir été quelques momens ſéparé d'Eliſmonda, vous la reverrez bientôt près de vous ; ſon ame a redoublé de tendreſſe, cette abſence m'a fait ſentir plus parfaitement tout ce que j'ai de plaiſir à vous voir, elle vous rend plus cher à mon cœur, il vous eſt dévoué bien mieux que je ne pouvois le dire. Eh ! comment exprimer la vive impreſſion que les preuves de votre tendreſſe ont fait ſur moi. Ma raiſon dans ce moment eſt d'accord avec mon inclination, elle juſtifie mon

choix, je jouis d'un plaiſir inexprimable, d'une ſatisfaction infinie; je vois, je ſens que mon amour n'eſt point l'ouvrage de l'impreſſion qu'ont fait ſur mes yeux tous vos agrémens, ces dons flatteurs que la nature vous a prodigué; mon amour eſt moins l'effet de cette impreſſion, dis-je, que des réflexions que j'ai faites, je puis avouer ma tendreſſe; oui, j'aime & j'ai fait le choix d'un amant incapable de feindre, qui ne connut jamais la trahiſon, qui n'a de ſentimens que ceux qu'inſpire la vertu, dont l'ame participe aſſez de l'eſſence divine, pour qu'il ſoit immuable dans ſes déſirs ou dans ſes deſſeins. J'exprimerois foiblement l'idée que je me fais de ma félicité, ce n'eſt que dans vos

bras que mon cœur peut ſe répandre, que ma tendreſſe peut ſe développer. L'ennemie cruelle de nos tendres amours eſt demain engagée dans une affaire où elle me trouveroit de trop ; je ſaiſirai cette occaſion, j'irai chez Clarinda, ſi vous vous y trouvez, comme par hazard, nous y déterminerons un lieu où je puiſſe avec liberté prouver au Dieu de mes déſirs, à l'idole de mon ame, qu'Eliſmonda eſt entiérement à lui.

LETTRE XIX.

ELISMONDA A THEANO,

Sur ce qu'elle a manqué au rendez-vous.

JE ne fus jamais plus agitée que je l'ai été la nuit précédente ; j'ai craint que toutes les aſſurances que

je vous ai donné de ma tendresse ne vous paruſſent feintes, & que vous ne ſoupçonnaſſiez déſormais Eliſmonda de marquer de ſincérité. Mais, cher amant, ſi les obſtacles, les contre-tems ſont auſſi fâcheux à votre tendreſſe que vous me l'avez témoigné, jugez de mes regrets par les vôtres; & ſans que je vous le diſe, vous ſerez convaincu que je n'ai pu prévenir l'obſtable cruel qui m'a retenue loin de vous. Le Ciel connoît avec quelle idée de plaiſir, avec quelle impatience j'ai attendu le moment marqué pour le départ d'Armide; mais Dieux! à peine ai-je vû arriver cet inſtant ſi long-tems ſouhaité, qu'Armide en fureur a imaginé qu'elle étoit malade, elle s'eſt miſe dans ſon lit; quoique

j'aye connu que ſon mal n'étoit point réel, je n'ai point voulu la quitter, ſi je l'avois fait, ſans ſe donner beaucoup de ſoins, elle auroit penſé que le plaiſir de voir Theano étoit le motif de mon abſence, elle auroit ſûrement chargé quelqu'un du ſoin de m'épier; je n'avois perſonne à qui je puſſe confier une lettre pour vous, je me ſuis contentée d'envoyer chez Clarinda pour empêcher que vous ne m'y attendiſſiez. Ah! mon cher Theano, il m'eſt aſſez cruel d'être privée du plaiſir de vous voir; n'ajoutez rien à mon malheur par des ſoupçons injuſtes; ne doutez point de mon amour, de ſa ſincérité, j'eſpere de voir finir bientôt l'affreuſe contrainte ſous laquelle je vis. Je me

flatte de vous convaincre que vous avez ſur mon ame un empire abſolu, & qu'Eliſmonda vous eſt entiérement dévouée.

LETTRE XX.

ELISMONDA A THEANO,

Sur ce qu'elle a appris qu'il ne s'étoit point rendu au lieu marqué.

JE ſuis outrée de n'avoir pas appris plutôt le peu de cas que vous faites des aſſurances de mon amour, quelques inſtans de plus m'auroient épargné la peine de vous parler de ma tendreſſe, de vous écrire; ils vous auroient délivré de l'embarras de recevoir des excuſes pour une action dont vous me ſentez ſans doute un gré infini. Que nous ſommes faciles

à

à perſuader ; que nous avons de folie & de foibleſſe, quand l'amour, cette paſſion funeſte, a pris poſſeſſion de nos cœurs. Je m'affligeois mal-à-propos de vous avoir manqué de parole, je cherchois à tort à m'excuſer près de vous, lorſque vous oubliez peut-être le rendez-vous que je vous avois donné ; peut-être indifférent ſur l'idée que j'aurois de votre exactitude, paſſiez vous des momens agréables près de quelqu'autre, tandis que je m'affligeois. Perfide amant, voilà donc l'amour, la conſtance, la ſincérité que vous m'aviez juré ; pouvez-vous, après m'avoir rendu les ſoins les plus empreſſés, avoir perdu à mon égard cette complaiſance, cette attention, ce reſpect que l'on a ordinai-

rement pour toutes les femmes. Mais hélas! pourquoi vous imputai-je ce que je ne dois reprocher qu'à moi ſeule, en me livrant à ma tendreſſe? J'ai perdu mes droits près de vous, je ne dois plus prétendre à ces marques d'eſtime que méritoit autrefois Eliſmonda; l'eſclave de vos plaiſirs auroit trop de préſomption, trop de vanité à les exiger, j'étois ſans doute bien aveuglée. Pourquoi n'ai-je vû que trop tard cette vérité, lorſque ſéduite par les premieres aſſurances de votre feinte tendreſſe, je me ſuis livrée à cette illuſion? Arrêtée ſur le bord d'un abîme affreux, je le croyois loin de moi, un faux pas m'y a précipitée pour jamais. Je me plains de vous pour la derniere fois, vous n'en-

tendrez plus mes reproches ; je laiſſe au Ciel le ſoin de ma vangeance, c'eſt à lui de punir votre trahiſon. Puiſque j'ai manqué à mes devoirs, je dois me livrer à mes remords, & ſouffrir patiemment tout ce qu'ils ont d'amertume ; bientôt, je ne puis en douter, ils ôteront la vie à la malheureuſe Eliſmonda.

LETTRE XXI.

THEANO A ELISMONDA.

QUe vous êtes différente des autres femmes, chere Eliſmonda, ſéduites par leur amour propre, elles croyent avoir plus de mérite qu'on ne peut leur en donner dans les éloges les plus flatteurs ; mais vous, maîtreſſe abſolue de mon ame,

pourquoi ne vous rendez-vous point juſtice ? Quel eſt l'excès de votre modeſtie ? Eh ! ne peut-on vous convaincre qu'un amant, épris de vos charmes, ne ſçauroit ſe dérober à leur pouvoir ? Oui, malgré votre peu de confiance, je me flatte de vous perſuader un jour que vous m'êtes véritablement chere ; que je vous aime de l'amour le plus tendre & le plus conſtant ; c'eſt à l'heureux Theano à vous éclairer ſur votre mérite, ce triomphe lui eſt reſervé. Pénétré de cette idée flatteuſe, je n'ai vû votre lettre qu'avec cette émotion que peut me donner l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, je n'ai été ſenſible qu'à votre peine. Rappellez-vous, tendre, mais ſoupçonneuſe beauté, qu'il a fait

un orage affreux dans le moment que vous deviez aller chez Clarinda ; les Cieux irrités étoient en feu, l'univers effrayé par le bruit des tonnerres, ſembloit craindre un nouveau déluge ; devois-je croire qu'Eliſmonda bravât un tems ſi affreux, contre lequel il n'étoit aucun abri ? Pouvois-je ſouhaiter qu'elle s'expoſât à cette tempête ? Je voudrois inutilement exprimer tout ce que j'ai reſſenti de peine; j'ai cru les élemens déchaînés contre moi, jaloux de mon eſpoir, j'ai cru qu'ils condamnoient ma paſſion ; j'étois ſi peu en état de ſuporter patiemment ce cruel contre-tems, que j'ai imaginé qu'il y auroit de l'imprudence de me montrer chez Clarinda, on m'y auroit mille fois queſtionné

ſur ma mauvaiſe humeur. Cependant pénétré de tendreſſe, mépriſant tous les dangers, parce qu'il étoit queſtion de me rendre près de vous, trompé par mes déſirs, par leur vivacité, j'ai cru quelque fois qu'Eliſmonda, éprouvant un même amour, braveroit les horreurs de ce tems pour voler dans les bras de Theano, pour y goûter un bonheur ardemment ſouhaité. j'ai donc envoyé un Inconnu chez Armide pour ſçavoir ſi vous y étiez, j'ai appris que vous n'en étiez point ſortie; ſeul & ſans diſtraction j'ai pris cent fois plus de plaiſir à m'occuper de vous, que je n'en aurois pris dans des lieux où je n'aurois pas eſperé de vous voir. Ah! ne m'offenſez plus par des ſoupçons injuſtes, ne

doutez plus de mon amour, de ſa ſincérité ; mon bonheur eſt extrême par ce que je ſuis perſuadé qu'il ne fut jamais d'amant plus tendre & plus parfait ; s'il étoit poſſible que je vous aimaſſe moins, ce ſeroit à vous ſeule que mon crime devroit être imputé ; je ne puis ſupporter les peines que vous vous cauſez. Fier de ma fidélité, je me ſens lézé, vous m'avez privé d'un titre dont je fais ma gloire, je veux paſſer pour le plus conſtant & le plus tendre de amans. Sur l'aſſurance flatteuſe que vous m'avez donnée ce matin par votre premiere lettre, j'eſpére de vous voir bientôt dans quelque lieu libre de toute contrainte ; je me ſuis propoſé de vous faire connoître l'empire abſolu

que vous avez ſur mon ame, par des aſſurances qui vous le prouveront bien mieux que tout ce que je dirois. Adieu donc Eliſmonda, l'ame & la vie de mes déſirs ; que rien ne trouble la douceur que j'éprouve en m'entretenant avec vous, malgré notre éloignement ; reprenez encore de la confiance pour le tendre & fidéle Theano, & fixez cette idée dans votre eſprit.

LETTRE XXII.

ELISMONDA A THEANO,

En réponſe à la précédente.

VOus connoiſſez trop bien mon cœur pour ignorer qu'il ſaiſit avec empreſſement tout ce qui peut vous être favorable. Quelques maux

que j'aye ſoufferts à vous ſoupçonner de perfidie, le plaiſir de croire que vous pouvez n'en être point coupable, remplit mon ame, & cette joye me dédommage bien de ma douleur. Je vous aime, cher Theano, avec une délicateſſe que je ne pourrois exprimer ; mon cœur ne ſçauroit être ſatisfait de ce tendre retour, qui feroit le bonheur de quelqu'autre femme. Que je ſuis ambitieuſe! que j'aï d'amour propre! quelles ſont les douceurs que goûtent les ames bienheureuſes, ſi ce n'eſt cette tendre harmonie, ce parfait accord de l'eſprit dont elles jouiſſent ? La continuité de ce plaiſir, cette douce intelligence, le retour parfait des autres ames ſont les biens qu'elles éprouvent

ſans doute, je me flatte envain de trouver un pareil bonheur ſur la terre; cependant j'étois heureuſe lorſque vous voyant tous les jours ſans aucun mêlange de ſoupçons & de crainte, mon ame éprouvoit une douce ſatisfaction, rien ne troubloit nos plaiſirs; mais, hélas! j'avoue ma foibleſſe, je ne ſçaurois ſupporter les rigueurs de l'abſence, mille affreuſes idées s'emparent de mon ame, dans ce moment même, que ſçais-je, le hazard peut offrir à votre vûe un objet plus charmant, plus digne de vous qu'Eliſmonda. Si vous étiez ſéduit par l'impreſſion qu'il peut faire ſur vous, quand vous ſeriez capable de la vaincre, de lui reſiſter, de me conſerver enfin la fidélité que vous

m'avez promiſe, ce que vous feriez pour moi ne vous ſeroit plus dicté que par l'honneur, votre panchant n'y auroit plus de part, vous me rendriez une juſtice forcée. Ah! ſi pareil malheur m'arrivoit jamais, que je ſerois à plaindre en rompant avec vous, il faudroit qu'au même inſtant je briſaſſe les nœuds qui retiennent mon cœur agité; ce ſeroit une baſſeſſe, ce ſeroit me rendre mépriſable à moi-même, que de conſerver quelque liaiſon avec vous après avoir vû que vous m'en trouviez indigne. Ah Dieux! dans quel abîme d'infortune nous nous précipitons, quand une fois nous cédons à l'amour; l'eſpoir flatteur, les craintes déchirantes, les plaiſirs immortels partagent nos mo-

mens, par eux nous ſommes élevés aux Cieux, & nous tombons dans les abîmes, l'aimable tranquillité fuit pour jamais de nos cœurs, & notre ame change d'état. Dieux! ne me laiſſez plus vous ſoupçonner d'indifférence; (malgré l'amertume des regrets que m'a cauſé Theano, il eſt cependant un plaiſir que je ne changerois pas pour une triſte tranquillité, pour un cœur inſenſible.) Mais pourquoi chercherai-je à rendre la paſſion que j'ai pour vous, vous la connoiſſez mieux que je ne pourrois l'exprimer, mon cœur porte ce ſentiment juſqu'à l'excès, vous le ſçavez; ah! pour peu que vous vouluſſiez le partager, Eliſmonda ſeroit excuſable.

APOSTILLE.

Je ne puis préciſément déterminer le jour de notre entrevûe, je me flatte qu'il arrivera bientôt, je vous inſtruirai auparavant par un billet du tems & du lieu. Adieu cher Theano, l'unique & tendre objet de ma tendreſſe.

LETTRE XXIII.

THEANO A ELISMONDA,

Sur ce qu'il eſt obligé d'aller à la Campagne.

QUe le ſort eſt contraire à l'amour! à peine jouiſſons-nous des douceurs, que notre tendreſſe nous procure, qu'un accident fâcheux ſurvient & nous enleve à nos plaiſirs. Nos ſoupçons étoient diſſipés, libre

de toute inquiétude, affranchi des jalouſies d'Armide, je méditois ſur ma paſſion, je réflêchiſſois ſur le retour que vous lui accordiez ; mais, hélas ! un malheur nouveau tombe ſur moi, je vais éprouver encore les rigueurs de l'abſence ; j'ai à craindre enſemble tous les maux qu'elle entraîne inévitablement après elle. Je ſuis forcé de me ſéparer de vous, chere Eliſmonda, pour un ſiécle, pour un mois entier, & je n'ai pour me conſoler que l'eſpoir flatteur de ne plus vous quitter après mon retour ; mes affaires terminées, rien ne pourra nous ſéparer, ainſi je me flatte que vous n'imaginerez point qu'il n'entre dans mes raiſons que des vûes d'intérêts. Le maniement de mes affaires, dont je me

ſuis plaint devant vous pluſieurs fois, m'a fait un tort infini; les comptes qu'on m'en a rendus répandoient dans mon ame une préoccupation que le plaiſir de vous voir pouvoit à peine diſſiper; je ſouhaitois depuis long-tems les aller terminer moi-même, mais je ne pouvois m'y réſoudre. M'étoit-il poſſible de me priver ſans un regret infini du plaiſir que j'ai de vous voir? Je céde à préſent à la néceſſité preſſante où je me trouve de partir, ou je dois, par une crédulité qui mériteroit ſans doute vos mépris, me réſoudre à me laiſſer tromper. Je vous inſtruirai ce ſoir plus particuliérement de tout cela, & je me flatte qu'alors vous renouvellerez au fidéle Theano toutes les aſſu-

rances qui peuvent faire ceſſer ſes inquiétudes.

LETTRE XXIV.

THEANO A ELISMONDA.

QUoique je vous aye vû hier au ſoir, quoique je n'aye rien oublié de ce qui peut vous convaincre de l'ardeur de ma tendreſſe, que je n'aye rien négligé pour m'aſſurer la continuation de la votre, je ſens bien cependant que je n'ai exprimé qu'à demi mes ſentimens ; j'aurois encore à vous dire mille choſes plus tendres, & je me reproche d'avoir fait tort à ma tendreſſe, en ne l'exprimant pas avec aſſez de force. Je voudrois vous renouveller encore mes adieux, qu'ils ſeroient remplis de douceur ! il me

ſemble que je vous témoignerois bien mieux à préſent à quel point vous m'êtes chere, je peindrois ma paſſion des plus vives couleurs, j'employerois peut-être un langage plus expreſſif pour rendre les mouvemens de mon cœur, les dévoiler à vos yeux, & vous montrer le pouvoir abſolu que vous avez ſur lui ; mais on me refuſe cette faveur, & l'Equipage qui doit nous conduire eſt prêt ; tout eſt arrangé pour mon départ, mes amis m'attendent, je ne puis leur dérober que cet inſtant pour vous rappeller vos ſermens, & vous ſouhaiter plus de bonheur que n'en peut jamais goûter loin de vous le tendre, le paſſionné THEANO.

LETTRE XXV.

THEANO A ELISMONDA,

De la premiere Poſte.

JE méritois bien peu en vérité les faveurs que vous m'accordez ; ſi je pouvois goûter quelque inſtant de repos avant d'avoir remercié cette Divinité, dont l'image brillante, & chere à mon cœur, me ſuit dans mon voyage, applanit les routes les plus difficiles, adoucit mes regrets, m'échauffe malgré les rigueurs de l'hiver, & m'empêche de ſentir toutes les fatigues de mes voyages, & de les partager avec mes compagnons. Chere Eliſmonda, s'il eſt vrai que vous ſçachiez aimer comme moi, il

eſt inutile de vous dire quelque choſe de plus, l'amour eſt l'unique objet d'un cœur véritablement épris ; un amant dont les déſirs ſont ſatisfaits, n'éprouve aucune peine, celui dont le ſort eſt contraire eſt privé de toute conſolation ; les revers les plus affreux de la fortune ne peuvent rien contre l'un, & le bonheur le plus parfait ne pourroit ſatisfaire l'autre. Si vous me continuez vos divines bontés, ſi je ne ceſſe point d'être heureux, par les témoignages de votre amour, les ſoucis, les regrets ne pourront rien ſur mon cœur, puiſque Eliſmonda eſt mon unique objet, & qu'elle eſt tout pour moi. Les inſtances fâcheuſes & réïterées de mes amis, dont l'eſprit eſt moins occupé

que le mien, me rappellent, je ſuis forcé de les ſuivre. J'attendrai juſqu'à demain à mon arrivée à *** pour vous témoigner un peu plus au long que je ſuis & ſerai toujours, ma chere Eliſmonda, votre fidéle & tendre amant.

LETTRE XXVI.

THEANO A ELISMONDA,

De . . . . . .

LE plaiſir que j'ai d'être arrivé heureuſement à *** eſt bien augmenté par l'idée flatteuſe que je me fais que vous y prenez part. Je ſuis ſatisfait d'être enfin dans un lieu où je puis eſpérer de recevoir bientôt de vos nouvelles, quoique vous ſoyez toujours préſente à mon ame; les en-

tretiens imaginaires dont mon eſprit s'occupe délicieuſement, n'ont point aſſez de réalité pour que mon cœur n'ait rien de plus à déſirer. Je me dis moi-même que vous faites toujours mon bonheur par votre tendreſſe; je me flatte qu'il n'eſt perſonne qui puiſſe vous faire oublier Theano, & vous faire écouter rien qui lui ſoit contraire. Mais, hélas! que mon imagination a de caprice, qu'elle eſt légére, elle change à ſon gré. Quelque fois je crois vous voir regretter les faveurs que vous m'avez ſi généreuſement prodiguées; je vous crois quelque fois armée de rigueurs, occupée à chercher des prétextes pour détruire cette tendre union dont vous ne me croyez plus digne: Ah Dieux!

délivrez-moi de ces craintes affreuſes, écrivez-moi avec cette complaiſance qui me prouva d'abord votre amour, ne négligez rien pour donner de nouvelles forces à ma fidélité, & la perpétuer, par les maux que j'ai ſoufferts dans ce peu de tems. J'ai beſoin, je le vois, de toute votre tendreſſe pour m'aider à ſupporter une abſence d'un mois. Dieux! que je vais paſſer des jours ennuyeux, qu'ils ſeront longs, que je voudrois pouvoir les abreger par votre ſecours. Mais pour vous montrer à quel point je ſuis attentif à me procurer mon bonheur; de ces jours je compoſerai des ſemaines; le premier je m'occuperai ſans diſtraction du plaiſir de recevoir une de vos lettres; le ſuivant

je l'employerai délicieuſement à la lire mille fois ; le troiſiéme ſera deſtiné pour y répondre ; le quatriéme pour rappeller ce que je vous aurai écrit ; & me faire une idée agréable de votre empreſſement à recevoir les aſſurances de ma fidélité, enſuite je me livrerai à l'eſpoir flatteur d'avoir bientôt votre réponſe ; ce ſeront mes occupations juſqu'à ce que le tems de mon exil ſoit terminé ; mais, ma chere Eliſmonda, écrivez-moi avec exactitude : ſi vous manquiez un Courier, vous détruiriez tout l'ordre que mon amour inventif a imaginé pour me conſerver l'eſpoir & la tranquillité ; les ſoupçons, les craintes, s'empareroient de mon ame & troubleroient ma raiſon ; dans ce

déſordre affreux vous reconnoîtriez à peine le tendre, le paſſionné THEANO.

LETTRE XXVII.

ELISMONDA A THEANO.

JE ne déſirois de charmes que pour plaire à Theano, j'étois ſatisfaite de ce que la nature m'avoit accordé d'eſprit juſqu'au moment où je me ſuis apperçue que j'en manquois lorſque j'ai voulu exprimer ma paſſion pour lui. J'ai reçu vos trois charmantes lettres avec des tranſports qu'il me ſeroit impoſſible de bien rendre, à moins qu'il ne ſoit auſſi aiſé d'acquérir le talent de s'exprimer qu'il l'eſt de céder à l'amour; en m'inſpi-

pirant la plus vive tendreſſe, vous auriez dû m'apprendre à la témoigner. Il n'eſt d'expreſſions que les vôtres, (aimable ſouverain de mon ame,) qui puiſſent marquer les plaiſirs raviſſans que j'ai reſſentis lorſque j'ai reçu de vous les témoignages précieux de votre amour & de ſa fidélité ; à peine puis-je regarder votre abſence comme un malheur, puiſque les ſuites en ſont ſi flatteuſes & pour vous & pour moi. L'eſpoir de vous voir bientôt de retour remplit mon ame de délices, elle n'a plus beſoin de conſolation, & les regrets que j'ai de votre abſence ne font plus d'impreſſion ſur moi, je ne ſuis ſenſible qu'au plaiſir de penſer que bientôt vous me ſerez rendu ; ainſi que vous,

je compte les jours, mais ſeulement ceux qui ſe ſont écoulés. Je goûte tous les ſoirs une ſatisfaction nouvelle, quand je réflêchis qu'il me reſte un jour de moins à vous attendre. Loin de me faire des amuſemens qui puiſſent me diſtraire de vous, je ne prends de plaiſir qu'à m'en ſouvenir. Je jouis dans la retraite d'un véritable bonheur, quand je me rappelle, avec une volupté inexprimable, la douceur de vivre avec vous; par mes réflexions ce bien ſe préſente à moi dans la théorie, j'en jouis de nouveau, je me flatte toujours de le goûter à l'avenir. Ah! Theano, ſi tous ceux qui ſe donnent le titre d'amans penſoient comme nous, les eſprits les plus ſages, les plus auſtéres ne déſa-

prouveroient point leur paſſion ; le nom de l'amour, tout ce qui en porte le caractere, ne ſeroit plus regardé avec mépris ; notre ſexe fragile, n'auroit plus à combattre le préjugé ou le panchant. Ne mettez point, je vous prie, la confiance que j'ai pour vous ſur le compte de mon amour propre & de ma vanité. Si je n'avois en partage toutes les perfections que peut avoir une femme, je n'oſerois me flatter de voir continuer votre tendreſſe, & vous reſſembleriez alors aux autres amans ; mais votre ame juſtifie les faiſeurs d'images, elle eſt une preuve de la divinité, elle en eſt émanée, elle en a le caractére immuable, & tout annonce en elle la ſource d'où elle ſort. Un objet que vous aurez crû

une fois digne de votre tendreſſe, vous le paroîtra toujours, & il vous ſeroit auſſi difficile d'être ingrat, qu'à moi de vivre après vous avoir trouvé tel. Je ne vous prierai donc point de vous ſouvenir de moi, je ne vous demanderai point de me préferer à ce que vous trouverez de plus aimable, vous m'avez promis cette préference flatteuſe, & ces aſſurances ſuffiſent à l'heureuſe ELISMONDA.

LETTRE XXVIII.

THEANO A ELISMONDA,

JE connois trop bien la bonté de votre naturel, pour que je puiſſe vous ſoupçonner de trahiſon ; je crois donc, comme une vérité authentique,

qu'il ne manque rien à mon bonheur, que vous m'accordez votre tendreſſe. Je ne puis, charmante Eliſmonda, aſſez admirer ce que vous avez de force pour ſuporter une épreuve auſſi rigoureuſe que l'abſence, je voudrois par votre exemple modérer ce que j'ai d'impatience, & me contenter des plaiſirs que donne l'imagination, juſqu'au moment où j'en puiſſe goûter de plus réels. Plus de la moitié de ce tems cruel s'eſt écoulé; il me ſuffit des aſſurances flatteuſes de votre tendreſſe, pour que le reſte m'en paroiſſe moins long, & que je le paſſe dans une agréable attente. Cependant mes déſirs ſont les mêmes, je ne goûterai de véritable bonheur qu'au moment que ma chere Eliſmonda revien-

dra dans mes bras. Ah! qu'un véritable amant eſt incapable de s'occuper d'autre choſe que de ſon amour, que tout autre ſoin lui devient facheux, & qu'inutilement nous cherchons à nous diſtraire quelques momens de notre paſſion. La ſcience de meſurer la terre, celle de diſputer ſur ſes limites, l'étude des loix, enfin ces triſtes formalités dont les hommes ſe font des occupations, ſont, ce me ſemble, au-deſſous d'un amant qu'Eliſmonda comble de ſes faveurs. Je fais mon devoir & je ſuis les mouvemens de mon cœur en lui abandonnant mon ame toute entiere, en ne m'occupant que d'elle; ce n'eſt qu'avec une repugnance inexprimable que je la prive de la plus petite partie de moi-même;

mais vous l'avez voulu, Eliſmonda ; ſans vos ordres, j'aurois négligé tout ce qui avoit du rapport à mes intérêts ; dans cette occaſion, malgré tout le préjudice que j'aurois ſouffert, ma ſoumiſſion pour vos ordres, bien plus que tout autre intérêt, m'oblige de ne prendre, pour mettre à la tête de mes affaires, que l'homme le plus capable de les conduire ; plût à Dieu que ce choix fût fait, que je puſſe par votre préſence être délivré de mes regrets : Mon cœur s'émut, il palpite d'une joye tumultueuſe à cette idée ſeule ; quels ſeront donc mes tranſports quand je vous reverrai, quand je pourrai recevoir mille fois les marques de votre tendreſſe, quand je pourrai me plonger dans un torrent

de délices ? Oui, malgré le véritable bonheur que je gouterois alors dans vos bras, je ne pourrois me reſoudre à perdre les plaiſirs de l'imagination ; mais que je ſuis loin de cette félicité, un éloignement conſidérable nous ſépare, il me reſte encore un ſiécle ; douze jours, douze nuits à paſſer ſans vous voir ; excuſez mes tranſports, ma chere Eliſmonda, apprenez que les hommes ne ſçauroient aimer avec médiocrité. J'ai tant de confiance en vous, que je ne vous prierai point de nouveau de m'écrire réguliérement, vous me l'avez tant promis, que j'eſpere de recevoir tous les jours de vos lettres ; elles peuvent ſeules raſſurer mon ame, lui donner des forces, & la tirer de ſa langueur. A Dieu, ſeul

& unique objet de ma tendreſſe, une légion d'eſprits tutelaires, favorable à l'amour, à la ſincérité, puiſſe-t'elle veiller ſur vous, puiſſe-t'elle vous conſerver au tendre, au paſſionné

THEANO.

LETTRE XXIX.

ELISMONDA A THEANO.

IL n'eſt que trop vrai qu'on ſe fait ſouvent honneur des qualités dont on manque le plus. Je me trompois, hélas! je me faiſois illuſion quand je croyois avoir aſſez de force pour ſuporter les rigueurs de l'abſence, un ſeul mot, dit ſans deſſein, a détruit en un inſtant les réſolutions que je croyois avoir ſi bien priſes. Je me

trouvai par hazard l'autre jour chez Lesbia, cette femme qui ſçait que nous nous connoiſſons, ſans être au fait de notre tendreſſe, dit, ſans deſſein, qu'elle ne doutoit point que vous ne menaſſiez une femme à Londres quand vous y reviendriez; je fis à ce propos un ſoûris forcé, je changeai de diſcours, dans la crainte où j'étois que s'il continuoit on ne découvrît l'état de mon cœur, & qu'on ne vît bientôt que j'étois plus intéreſſée à cela que l'on ne le penſoit; mais Dieux! dans quelle confuſion d'idées ce diſcours m'a-t'il jettée. L'homme avec qui vous avez des diſcuſſions d'intérêt à *** a, je l'ai oui dire, une ſœur, ſi l'on ne m'en a pas fait un portrait trop avantageux, c'eſt une

femme des plus aimables ; pluſieurs Gentilshommes de cette Province, flattés de s'allier avec vous, feront ſans doute des démarches pour vous y engager ; la crainte de vous voir accepter leurs offres, me livre à des horreurs inexprimables, je ne pourrois long-tems y réſiſter : L'inconſtance, hélas ! n'a que trop de charmes pour les hommes, & quand elle ſe trouve unie à des motifs d'intérêt. Comment Eliſmonda, après vous avoir accordé ſes faveurs, peut-elle ſe flatter de vous défendre de la ſéduction ? Dites-moi, cher Theano, vous ſuffit-il de ma tendreſſe, de ma ſincérité pour vous faire reſiſter aux charmes réunis des richeſſes & de la beauté ? Si je puis

me flatter de cet eſpoir, ſi j'ai encore toute votre tendreſſe, renouvellez-m'en les aſſurances, quoique le moment de votre retour ſoit bien près; préparez-moi au plaiſir de vous voir, & prévenez votre arrivée par les témoignages de cet amour que vous m'avez tant de fois juré. Revenez enfin à Londres auſſi tendre, auſſi fidéle que vous l'étiez quand vous en êtes parti. Je voudrois ne point imaginer que vous pouvez manquer de ſincérité; défendez-moi donc de ces ſoupçons; délivrez-moi de ces craintes; malgré vos ſermens, malgré les efforts que je fais pour les bannir, elles s'emparent de mon ame & tiranniſent le cœur de la tendre

ELISMONDA.

LETTRE XXX.

THEANO A ELISMONDA.

PArdonnez-moi cet aveu, ma chere Eliſmonda, ma ſincérité me force à le faire ; j'ai appris que vous perdiez un peu de ce courage & de cette force que vous tâchiez de conſerver ; que j'ai des motifs de conſolation ! La jalouſie que vous me témoignez, me prouve mieux votre tendreſſe ; je puis eſpérer de vous engager à être touchée de mes maux, & à partager les regrets que j'ai de votre abſence : Quoique je ſois aſſuré par mon amour extrême qu'il n'eſt point d'amant plus digne de votre tendreſſe que Theano, cependant il

en eſt qui peuvent aſpirer à ce bonheur, & qui, pour y parvenir, ont plus de ces perfections & de ces agrémens que je n'en puis avoir pour plaire aux femmes. Que mes ſoupçons paroiſſent quelque fois fondés. Ne me faites plus un crime de ces craintes que le peu de mérite que je me connois rendent légitimes, lorſqu'il ne vous manque aucun de ces charmes qui ſoumettent les cœurs; pourquoi vous défiez-vous de leur pouvoir? Je me flatte que notre incertitude mutuelle finira bientôt, je goûterai le bonheur ſuprême de donner, de recevoir toutes les preuves d'un amour inviolable & mutuel. Le cruel obſtacle qui m'éloigne de vous eſt ſur le point de finir; demain je le

terminerai, je l'eſpére, cette affaire fâcheuſe, qui depuis long-tems s'oppoſe à mes vœux, à ce qu'ils ont de plus doux; après ce délai, ma chere Eliſmonda, ſi je perds un inſtant, ſi je ne vole point dans vos bras, au lieu du tendre, du fidéle Theano, regardez-moi comme le plus mépriſable, le plus perfide, le plus ingrat des hommes.

APOSTILLE.

Quoique je me flatte de partir après demain pour vous rejoindre, ne ceſſez de m'écrire, parce que ſi quelque accident imprévû m'arrêtoit, malgré mon impatience, rien ne pourroit me conſoler d'avoir perdu le plaiſir de recevoir de vos nouvelles par ma faute, en vous prévenant ſur mon dé-

part. Si je pars donc, ainſi que je l'ai déterminé, je laiſſerai quelqu'un pour recevoir & me porter vos lettres à . . . . . & je vous écrirai de ce lieu, ma chere Eliſmonda. Adieu la plus intime, la plus chere portion de mon ame, ſi vous rendez juſtice à ma tendreſſe vous m'aimerez toujours.

LETTRE XXXI.

ELISMONDA A THEANO.

QUe l'amour eſt un devoir agréable pour un cœur véritablement épris, qu'il nous dédommage avec uſure des peines qu'il nous cauſe; les maux auxquels il nous expoſe ſont des faveurs, elles rendent les plaiſirs plus vifs, elles les épurent, quoique je ſois preſque aſſuré qu'un amour tel

que le notre, ne ſçauroit diminuer quand nous vivrions des ſiécles entiers l'un avec l'autre; cependant cette abſence nous fait mieux ſentir que nous ne pourrions vivre ſéparés; ainſi en me prouvant avec plus d'évidence la force, la délicateſſe de notre amour, elle donne encore à notre cœur de nouvelles raiſons pour juſtifier notre mutuel attachement. Ah! Theano, que la tendreſſe d'Eliſmonda pour vous eſt légitime, que mon amour propre eſt ſatisfait de la confiance que j'ai de mériter les droits que vous m'avez donné ſur votre cœur. Heureuſe réflexion, tendre accord de nos ames, nous nous aimons, & la raiſon juſtifie notre tendreſſe; à quel excès que nous portions ce ſen-

timent, il ſera toujours renfermé dans les bornes de la juſtice. Si nos ames exiſtoient avant de nous animer, elles étoient ſans doute unies du plus parfait amour; ce mutuel accord, cette tendre union durera dans les mondes que nous traverſerons, nous aurons toujours les mêmes penchans, les mêmes déſirs, comme ſi un ſeul eſprit ne nous animoit l'un & l'autre, comme ſi nous n'étions deux perſonnes que parce que nous ne pourrions être ſans cela réunis. Dieux! avec quelle ardeur, avec quelle impatience ſouhaitai-je de me voir réunir à moi-même; quels tranſports cet eſpoir donne-t'il à mon cœur! Theano me ſuffit, il eſt pour moi l'univers. Revenez donc cher amant, hâtez votre

retour, rendez-moi la vie, par vous ſeul Eliſmonda voit le jour, par vous ſeul elle reſpire.

LETTRE XXXII.

THEANO A ELISMONDA.

L'Obſtacle cuel que j'avois craint eſt arrivé, il s'oppoſe à mes vœux. Mr. Thomas en arrivant à .... a été attaqué d'un mal violent; cet accident nous a forcé de paſſer deux jours de plus avec lui. Que je ſuis heureux de vous avoir prié de m'écrire! votre lettre, chere à mon cœur, pouvoit ſeule me faire ſupporter avec modération ce contre-tems imprévû, mais dans ce moment je m'occupe d'autres ſoins, je jouis du bonheur ſuprême d'apprendre à l'aimable ob-

jet de mes vœux que dans une heure je partirai pour Londres ſur mes chevaux ; je préfere cette façon de voyager pour mon retour, parce qu'autrement je ſerois obligé de ſuivre ces Gentilshommes qui m'ont accompagné ici. Je me flatte que cette tendreſſe que vous m'exprimez ſi bien vous engagera à venir à ma rencontre, au dernier relais, où je me trouverai, je l'eſpére, Samedi. L'idée raviſſante de vous y voir, fait trop d'impreſſion ſur mon eſprit ; mes ſens ſont trop émus, l'impatience que j'ai de vous revoir eſt trop forte pour que je puiſſe répondre à votre charmante lettre, ainſi que je le devois ; mais imaginez que tout ce que votre ame peut avoir de ſenſibilité, que

ſes tranſports, que ce qu'elle pourroit en exprimer dans les momens de la plus ſéduiſante volupté, ne ſeroit jamais comparable aux ſentimens que Theano a pour l'adorable Eliſmonda.

LETTRE XXXIII.

THEANO A ELISMONDA,

De la premiere Poſte.

L'Eloignement fatal qui nous ſéparoit eſt à préſent moins long de quelques milles, je me flatte d'être bien avant la nuit plus près de ma chere Eliſmonda; que ce ſecond voyage me paroît rempli de délices! que le premier étoit fâcheux! les chemins les plus difficiles ſont unis, les relais ſont abregés, les précipices ne

me paroiſſent plus affreux, tout à mes yeux a repris un air de gayeté, tout me paroît charmant, plus j'approche des lieux qu'habite mon aimable maîtreſſe. Peut-on reſſentir quelque fatigue, peut-on ſe plaindre quand on va rejoindre Eliſmonda; cette idée remplit ſeule mon ame. Je voudrois pour jamais me livrer au plaiſir qu'elle me procure; mais les momens ſont trop précieux pour les employer à des réflexions inutiles; Je me contenterai de vous prier de nouveau de venir Samedi à . . . . . vers les ſix heures vous devez être ſûre d'y trouver l'impatient, le tendre Theano.

LETTRE XXXIV.

THEANO A ELISMONDA.

JE n'éprouvai jamais de contre-tems plus fâcheux que celui dont je vais vous faire part. Sur les assurances flatteuses que vous m'avez donné de votre tendresse, j'espérois que vous auriez assez de complaisance pour venir à ..... comme je vous en avois priée; je m'abandonnois à cette idée de bonheur avec des transports qu'il est inutile de vous rendre; vous connoissez trop bien mon cœur pour en avoir besoin. Mais, ma chere Elismonda, la viteſſe avec laquelle j'allois vers vous, me prive de vous voir un jour plûtôt que je l'avois cru,

j'ai trouvé ſur le chemin de Londres Cleandre, je ne pourrai à préſent le quitter qu'en y arrivant l'un & l'autre; Jamais la préſence de cet aimable & digne ami ne m'avoit paru fâcheuſe; mais l'inquiétude que j'éprouve dans cet inſtant me fait bien ſentir & connoître la préference que mérite Eliſmonda, ſur tout ce qu'on trouve dans le monde d'aimable & de précieux. Je puis à peine me conduire avec cet ami, ainſi que l'expérience que j'ai de ſes bonnes qualités, que l'alliance & l'amitié qui eſt entre nous l'exigeroient de moi; il eſt ſurpris de mon inquiétude, à laquelle il n'étoit point accoutumé, il m'examine & me fait mille queſtions ſur mes affaires, ne pouvant ſe perſuader que ma préo-

cu-

cupation vienne de quelqu'autre motif ; il tâche, par tout ce que ſon eſprit a de bonne humeur, tout ce qu'il a d'enjouement, de me rendre à ma gayeté naturelle ; mais, hélas ! il ignore que depuis long-tems Theano n'eſt plus le même, & qu'il n'eſt à préſent occupé que d'Eliſmonda ; tout ce qui peut me diſtraire de cette idée m'interrompt, me détourne, met le déſordre dans l'occupation agréable que je me fais de penſer à elle ; tout me paroît fâcheux, incommode, au lieu de rétablir le calme de mon eſprit, tout le met en déſordre. Ah ! ſi, comme je l'eſpere, comme vous me le témoignez ſi bien, le même eſprit vous anime, la portion que vous en avez conſervée vous apprendra bien tout

ce que j'ai ſouffert de peines, à me priver du bonheur de vous voir à ..... Vous ſçaurez auſſi tout le plaiſir qui remplit mon cœur, quand je reflêchis que Dimanche prochain je ſerai à Londres, que je me trouverai dans les bras de celle qui fait la félicité du fidéle THEANO.

LETTRE XXXV.

THEANO A ELISMONDA,

Sur ſon arrivée.

QUe j'ai dans ce moment de graces à rendre à mon étoile! qu'elle m'eſt favorable! elle me ramene bientôt à Londres. Je jouirai ce ſoir ſans obſtacle de cette félicité ſuprême, après laquelle je reſpirois

depuis ſi long-tems. Je me ſuis enfin délivré de Cleandre, il vouloit abſolument m'engager à le ſuivre chez lui; malgré ſes inſtances, je n'ai fait attention qu'à l'eſpoir flatteur de me rejoindre à vous. Cet ordre cher à mon cœur, qui me ramene près d'Eliſmonda, qui me rend à ſes tendres embraſſemens, a reglé mes démarches, a déterminé mes mouvemens. L'idée de mon bonheur me ravit, je me livrerois à tout ce qu'elle a de douceurs; mais c'eſt à tort que je m'occuperois des plaiſirs peu ſolides de l'imagination, je brûle de les rendre réels, & les effectuer, les momens ſont trop chers pour les employer à des réflexions. Accordez-moi, charmante Eliſmonda, les fa-

veurs que je vous demande avec autant d'empreſſement que j'en ai à les ſouhaiter ; enyvrez-moi de ces plaiſirs raviſſans qu'il n'appartient qu'à vous de donner, & qu'aucun amant ne peut goûter avec autant de vivacité que le tendre & l'heureux THEANO.

LETTRE XXXVI.

ELISMONDA A THEANO.

L'Objet des vœux & des plaiſirs d'Eliſmonda ſoit mille fois le bienvenu. C'eſt envain que je voudrois rendre les tranſports que j'ai reſſentis en apprenant votre arrivée, les expreſſions les plus fortes me ſuffiroient à peine. Hâtez-vous donc de venir, volez, précipitez-vous dans mes

bras, venez au gré de mon impatience, venez donc aimable & cher Theano, par tout ce que l'amour a de plus ſéduiſant, par ſes tranſports les plus vifs, recevoir les preuves les plus ſenſibles de mon amour, de ma tendreſſe.

APOSTILLE.

J'ai voulu demeurer ſeule aujourd'hui en vous attendant; rendez-moi par votre préſence le bonheur dont je ſuis privée, venez, ne perdez pas un inſtant.

LETTRE XXXVII.

DORIMENUS A HERMINA,

Sur l'amour qu'il a pris pour elle au premier regard.

SI l'on peut avec raiſon comparer la beauté à l'éclair, pourquoi douteriez-vous un inſtant de ce pouvoir

absolu que vos charmes ont eu sur moi ? On est assurément moins aimable qu'Herminia, quand on a besoin de quelque tems pour gagner un cœur & le soumettre. Vous vous faites injustice, & l'on peut à peine vous la pardonner, quand vous supposez que pour vous faire aimer vous avez besoin d'être vûe plus d'un instant. Vous avez trop de perfections, je l'avoue, pour que l'on puisse les découvrir la premiere fois que l'on vous voit, & sans doute l'imagination la plus vive ne peut saisir tout ce que vous avez d'agrémens, sans s'être accoutumé avec eux ; cependant, l'expérience qu'en a fait mon cœur, m'apprend, que quoique le bonheur de vous voir souvent vous assure mieux votre con-

quête, vous inſpirez à la premiere vûe autant d'amour qu'il eſt poſſible d'en prendre. Ah ! pourquoi, charmante Herminia, doutez-vous ſeule de vos attraits ? N'avez-vous jamais conſulté votre miroir ? Ce témoin infidéle vous répréſente-t'il différente de ce que vous êtes ? Non, vous connoiſſez trop bien vos charmes ſéduiſans, vous ſçavez trop ce qu'ils ont de pouvoir, vous n'affectez de l'ignorer que pour juſtifier votre cruauté, que pour faire excuſer cette indifférence marquée, dont vous avez juſqu'à préſent payé tous les hommages que l'on vous a rendus ; j'avoue que l'on peut ſe défier des hommes & des premiers hommages qu'ils rendent, qu'on peut, avec trop

de raiſon, quelque fois, ſoupçonner leurs aſſurances de tendreſſe, & les regarder comme des ſimples propos galans. Je ne fatiguerai plus votre modeſtie, je ne l'allarmerai plus par un nouveau détail de vos perfections, par un aveu de leur ſupériorité ſur tout ce qu'il y a dans l'univers d'aimable & de charmant: Je ne vous demanderai que la permiſſion de vous prouver, par des témoignages aſſurés, & bien plus réels que ne le ſeroient mes diſcours, la paſſion que j'ai pour vous; ma fidélité, mon attachement inviolable, ma ſoumiſſion à vos ordres, mon étude à remplir vos vœux, vous convaincront déſormais de ma ſincérité; je me flatte que ces ſentimens me tiendront lieu

près de vous des qualités qu'il faudroit avoir pour vous plaire. Permettez-moi donc quelque fois de vous faire ma cour, & de prendre près de vous, adorable & charmante Herminia, le titre flatteur de votre eſclave.

LETTRE XXXVIII.

ROSANDER A AMYTHEA,

Sur le refus qu'elle fait de ſon cœur, parce qu'il avoit avant elle aimé un autre objet.

LE cruel refus que vous oppoſez à ma tendreſſe, cette peine dont vous me puniſſez, pour avoir été épris d'un premier objet, n'eſt pas plus affreux pour moi qu'il eſt injurieux à vous même. Un jeune cœur

ſans expérience, brûle des feux de l'amour au premier regard d'une beauté, la plus petite étincelle le conſume ; à peine ſent-il cet amour, qu'il cherche à l'exprimer, ces mouvemens tumultueux lui paroiſſent réels & durables ; hélas ! que ces feux momentanés, que ces flammes errantes, différent d'un embraſement ſolide, d'un feu conſtant, d'un amour véritable ; les ſentimens que j'éprouvai pour un autre maîtreſſe, me font mieux ſentir cette vérité. Ce zéle, cet amour que vous me ſoupçonnez d'avoir eu pour un autre objet, doit vous répondre mieux de la ſupériorité de vos charmes & de leur triomphe. Je ne me ſuis guéri, dites-vous, de ma premiere paſſion, cet amour ne s'eſt

éteint qu'après avoir goûté tous les plaiſirs, tout ce qu'ils ont de ſéduiſant, qu'après que mes déſirs ont été ſatisfaits ; ſoyez perſuadée, aimable Amythea, que ces ſuppoſitions ſont également mal fondées, qu'elles me ſont trop injurieuſes. Je ne fus jamais effrayé des difficultés, ce motif n'a pu faire ceſſer mon amour, je ne ſuis pas aſſez lâche pour perdre une femme, & former le deſſein de la deshonorer : J'ai aimé Belimante, elle me paroiſſoit la plus aimable des femmes ; mais depuis que je vous ai vûe, que j'ai été frapé de ce que votre figure & votre eſprit ont de merveilleux, tout ce que votre ſexe a de perfection, d'attraits, de beauté, a perdu près de moi ſon éclat ; ma paſſion

pour vous m'eſt donc inſpirée par la raiſon, c'eſt elle qui la ſoutient, qui la perpetuera, il faut que je la perde avant que je ceſſe d'aimer un objet auſſi digne de mes hommages. Ce nouvel amour, malgré ma tendreſſe paſſée, ne ſçauroit être taxé d'inconſtance, & ce ſentiment ne peut être criminel aux yeux d'un Juge juſte & déſintéreſſé. Les erreurs dans le culte, quand elles ſont rectifiées, méritent, exigent même nos applaudiſſemens. J'avois juſqu'à ce jour méconnu ma véritable divinité, mon idolatrie eſt moins un crime qu'un malheur; excuſez-la donc, charmante Amythea, ſoyez perſuadée que je recevrai avec plaiſir le martire, pour vous convaincre de la ſincérité de

ma converſion ; contentez-vous cependant de cette idée, ſans me mettre à l'épreuve ; par elle vous ſeriez privée du plus fidéle des amans.

LETTRE XXXIX.

AGARIO A MIRANDA,

Sur l'aveu qu'elle fait de ſa tendreſſe pour lui, quoiqu'elle refuſe de l'épouſer.

QUelle autre que Miranda a jamais eu l'adreſſe d'unir les Enfers & les Cieux ? de remplir au même inſtant un cœur des plaiſirs les plus vifs, & de l'accabler des horreurs les plus fortes ? Pourquoi me dites-vous que vous approuvez ma tendreſſe, que mon caractére, mes ſentimens, ma façon de penſer ſont

au gré de vos vœux ? Pourquoi me répeter que vous me trouvez tel enfin que vous choisiriez un mari ? Pourquoi me dire que rien ne vous est plus agréable que les assurances de mon amour, & refuser au même instant de vous attacher à moi par le lien le plus honnorable que puissent former deux amans ? Cette façon d'agir est si singuliere qu'on la croiroit à peine. Chere Miranda, s'il est vrai que vous m'aimiez, si vous ressentez cette passion dont vous me faites l'aveu, tout ce que l'intérêt a de séduisant, tout ce que la critique a de cruel, feroit-il quelque effet sur vous ? Quand la fortune nous refuse ses faveurs, qu'elle ne les répand sur nous que d'une main avare, l'amour, ce

Dieu favorable & bienfaiſant, peut abondament ſatisfaire à nos beſoins ; aidé de ſa protection, on eſt à l'abri des revers du deſtin, tout eſt facile à deux amans véritablement unis ; ils ont l'art heureux de changer en félicité ce qui ſeroit une infortune pour les autres ; ils trouvent & placent leur ſouverain bien dans leur union, & ne comptent pour rien un malheur qui ne les ſépare point : Il en eſt peu, véritablement, dont l'amour ſoit auſſi parfait, & je me rappelle d'avoir oui dire à quelqu'un qui connoiſſoit le cœur des hommes, que cet amour bien tendre, payé d'un ſincére retour, n'étoit pas fait pour la terre ; que cette harmonie, cette douce union étoit reſervée pour les Cieux ;

ce ne peut être qu'un génie envieux & ennemi ſans doute des plaiſirs ainſi que de la félicité que nous pourrions nous procurer, qui fait naître en nous le déſir infructueux d'acquérir des connoiſſances fatales à notre repos; hélas! le rang, l'éclat des grandeurs, bien moins que la convenance & le rapport des ames, ſont les motifs univerſels qui déterminent & font les mariages; & ſi par hazard deux amans ſe décident ſur leur inclination, on les regarde moins comme le prodige de la raiſon & de la probité, que comme des malheureux ſans réflexion, qui ne ſentent point ce qu'ils vont faire. Pourquoi les préjugés de l'éducation commandent-ils à notre ame? Pourquoi la tiranniſent-ils?

Pourquoi reglent-ils nos idées ? Nous tenons de nos peres cette façon de penſer ; mais devons-nous agir comme eux ? Devons-nous nous faire une néceſſité de ſuivre leurs idées ? Ah ! ma chere Miranda, vous avez trop d'eſprit & trop de raiſon pour vous regler ſur la façon de penſer des autres, pour en dépendre. N'examinez donc plus s'il eſt quelque danger pour vous quand vous vous livrerez à un amant dont la tendreſſe & la ſincérité vous ſont connues ; lorſqu'après les plus ſérieuſes réflexions je me détermine, lorſque je m'expoſe à tous les périls, & que je conſens à les partager avec vous, que je me trouve aſſez de courage & de fermeté pour ſupporter les fatigues & les

malheurs, triſtes effets d'une fortune bornée, ne devez-vous pas être aſſurée des ſoins que je prendrai d'en adoucir pour vous le poids & l'amertume ? Que la bonté de votre ame, que la délicateſſe de vos ſentimens vous déterminent & vous faſſent renoncer aux agrémens, aux douceurs de la vie. Faites ces ſacrifices à un amant, qui près de vous, & vous poſſedant, braveroit l'infortune, mépriſeroit l'adverſité ; mais qui par un ſort contraire, privé de ce bien, n'en goûteroit aucun, & vivroit déſeſperé au ſein des plaiſirs & de la fortune. Si ces réflexions ne peuvent vous décider, croyez que ma vie & mon amour dépendent l'un de l'autre. Ne formez pas le funeſte deſſein de per-

dre, de déſeſperer Agario, dont la tendreſſe ne peut s'éteindre.

APOSTILLE.

J'eſpére de vous voir, de vous trouver ce ſoir plus favorable à ma tendreſſe, j'oſe me le promettre, s'il eſt vrai que vous ayez pour moi cette tendre amitié dont vous m'avez tant de fois atteſté la ſincérité. Adieu, chere Miranda, réfléchiſſez à ce que je vous ai dit; adieu, & ſoyez perſuadée que je mourrois déſeſperé ſi vous n'accordiez pas à ma paſſion le tendre retour qu'elle mérite; vous connoiſſez ma ſincérité, & ne pouvez douter de cet aveu. Je n'attends point de réponſe, j'aime bien mieux vous voir, vous perſuader moi-même par mes raiſons; attendez-

moi, s'il eſt poſſible, ſoyez ſeule, & vous verrez à vos pieds le tendre, l'impatient AGARIO.

LETTRE XL.

JULIE A ANTIPHONE,

Sur ce qu'elle eſt forcée par ſes parens de choiſir un autre époux.

SI je ſuivois les mouvemens de mon cœur, j'aimerois mieux vous parler moi-même de la néceſſité cruelle où nous ſommes de nous ſéparer, que de vous écrire à ce ſujet; mais je connois votre amour, je ſçais de quels tranſports un amant eſt ſouvent capable; j'ai cru ne pouvoir m'expoſer à entendre vos plaintes, j'ai voulu éviter ce danger, trop ſûre de ma foibleſſe; apprenez mon in-

fortune en un ſeul mot, le déſordre de mes ſens m'empêche d'entrer dans un long détail. Mes parens, plus ſenſibles à l'éclat des grandeurs qu'au mérite, croyent qu'en me procurant un état brillant, ils me rendront heureuſe. Peu touchez de mes prieres, de mes larmes, de mes diſcours, ils diſpoſent de ma main, & me forcent d'épouſer Oroſinus. Jugez du déſordre de mon cœur, voyez ma ſoumiſſion forcée, & ne m'accablez point de vos reproches, plaignez plutôt mon ſort. J'ai mille fois parlé de ma tendreſſe pour vous, il eſt vrai, mille fois j'ai juré de n'être qu'à vous; mais en recevant mes ſermens pouviez-vous compter ſur eux ? Ne dépendois-je que de moi ? Vous ſçaviez

que je n'étois point libre, deviez-vous en croire ma tendreſſe ? Hélas ! la fortune n'eſt jamais d'accord avec l'amour, il eſt du moins pour vous un motif de conſolation. Je ne puis faire un choix, je dépends de ces ordres cruels : Croyez, mon cher Antiphone, que l'obſtacle qu'on oppoſe à mes déſirs me paroît mille fois plus affreux qu'il ne le peut être pour vous ; mon cœur, plus délicat, plus ſenſible que le votre, n'en a que plus de foibleſſe, vous n'avez qu'une ſimple douleur à combattre ; mais à quels malheurs ne ſuis-je point condamnée ? Je perds ce que j'aime, & je me vois livrée à l'objet de ma haine. Quelle amertume, quels combats à eſſuyer ! je vais malgré moi parta-

ger des tranſports odieux, des embraſſemens déteſtés ; eſclave d'un devoir injuſte & tirannique, il faudra bientôt que je trouve des plaiſirs dans ma propre douleur. Comment ſuporter cette infortune ? Comment déguiſer ma haine ? Ma paſſion pour vous va ſe rallumer, s'éteindra-t'elle ? Pourrai-je la perdre dans les bras d'Oroſmus ? Ah ! les mépris les plus marqués ſeroient plus doux pour lui que les témoignages de ma tendreſſe. Oui, dans les momens faits pour la volupté, votre tendreſſe véritable, votre fidélité conſtante ſeront préſens à mon eſprit ; je me rapellerai les qualités aimables qui vous avoient ſoumis mon ame ; que ce ſouvenir va augmenter mon dégoût ! qu'il va don-

ner de force à mes ennuis ! c'eſt connoître une félicité ſuprême, c'eſt en être privé. Jamais mon devoir, la vertu, la raiſon, ne pourront m'accoutumer à ce malheur inexprimable, & ſous lequel les facultés de l'ame demeurent anéanties. Le plaiſir de vous voir, de vous entendre, faiſoit autrefois mon bonheur, à préſent ils ajouteront à mon ſuplice, ils me rendront coupable. Ne m'écrivez donc plus, fuyez-moi, évitez les occaſions de me parler. Oui, en vous voyant je montrerois tout ce que j'ai de tendreſſe, je découvrirois tous les maux qui déchirent mon cœur, & je trahirois les ſermens, les vœux ſolemnels que je ſuis obligée de faire. Je n'ai que trop à me reprocher de vous aprendre

dre ce qui ſe paſſe dans mon ame. Avant de m'unir par des nœuds funeſtes, que la bonté de votre ame s'intéreſſe pour moi ; plaignez mon ſort, faites des vœux pour qu'il finiſſe ; Je ſuis au comble de l'infortune & du déſeſpoir, il ne me reſte plus de raiſon ; vos maux finiront ſans doute, un peu de Philoſophie vous les fera ſuporter, le tems achevera de vous guérir. Je ne ſouhaite plus que vous me continuiez votre tendreſſe, il ne me reſte plus d'eſpoir ; ce ſeroit vous haïr que de faire des vœux pour vous voir éprouver les tourmens qui déchirent mon ame & me font regarder la vie comme un fardeau pénible & fâcheux. Des maux que je ſouffre, le plus cruel, ſans doute,

c'eſt la réſolution fatale que je dois prendre, de vous perdre pour jamais ; je ſerai même privée de la triſte conſolation de vous dire un dernier adieu ; je m'y réſous avec peine, mais je n'oſe me permettre ce plaiſir, je vous en dis les raiſons. Je ne recevrai pas votre réponſe, à moins que vous ne preniez ſur vous de ne m'écrire rien qui puiſſe ajouter à mon malheur, qui puiſſe augmenter le déſordre de mon ame. Je ne veux point chercher des vaines raiſons pour me ſouſtraire à cette ſoumiſſion aveugle, à cette dépendance néceſſaire que nous devons à ceux qui nous ont donné le jour ; je ſuis ſous leur puiſſance, ils ont le droit de diſpoſer de moi, c'eſt à eux à déterminer mon bonheur

ou mon infortune, ils m'ont condamnée ; une prompte obéiſſance, une ſoumiſſion abſolue, doivent être mes vertus. Plût au Ciel que je fuſſe en état d'en faire uſage, c'eſt tout ce que je dois eſpérer de plus flatteur dans l'état où je ſuis. Puiſſe le Ciel répandre ſur vous ſes faveurs ; puiſſe-t'il les verſer avec abondance ſur vos jours ; que la poſſeſſion continue de ces biens, ajoute à chaque inſtant à leurs charmes ; puiſſe la mort ne vous ſembler qu'un paſſage d'un Ciel à un autre. Adieu, rappellez-vous mes douleurs, ayez pitié de mon état, mais ne vous affligez point des maux de l'infortunée Julie. Adieu, adieu, adieu.

LETTRE XLI.

ANTIPHONE A JULIE,

En réponſe à la Lettre précédente.

IL me ſuffit de vous dire que j'ai reçu votre lettre, pour peindre tous les maux qui déchirent mon cœur; ſi vous éprouvez cette tendreſſe que vous exprimez ſi bien, hélas! trop aimable Julie, vous croyez flatter mes ennuis en m'apprenant les vôtres, vous ne faites que les augmenter. Si ce qui vous arrive vous paroît un malheur, vous ne devez l'imputer qu'à vous même, mais je ne ſuis point la cauſe du mien. L'infortune que nous nous procurons eſt bien différente de celle dont on ne peut ſe

défendre. Les loix du Ciel & de la terre ne nous obligent point à nous dévouer aux capices de nos parens, quand ils veulent être injuſtes à notre égard, quand ils diſpoſent de nous malgré nous-même au gré de leurs déſirs. J'avois reçu vos ſermens, vous m'aviez donné votre foi, depuis ce moment votre ſort ne dépendoit plus d'eux, on ne redemande jamais des faveurs accordées. Si mon reſpect, ma conſidération extrême pour vous m'empêchent d'exiger de votre pere une ſatisfaction proportionée à l'injure que l'on me fait, du moins forceraije l'orgueilleux Oroſinus, l'uſurpateur de mes droits, de reconnoître ſon erreur, de ſe déſiſter de ſes projets: Ce n'eſt qu'en me perçant le ſein qu'il

pourra paſſer dans vos bras. Si je perdois un inſtant à me plaindre, ce ſeroit renoncer à ma tendreſſe, ce ſeroit abandonner le ſoin de ma vangeance ; ma conduite ſeule peut vous prouver à quel point je ſuis offenſé. J'obéis à vos ordres, vous le voyez ; je ne cherche point à vous faire rien perdre de ce reſpect, de ces égards que vous voulez avoir pour les ordres cruels de vos parens ; c'eſt à moi de ſoutenir mes droits, c'eſt à moi de prouver que je méritois les faveurs dont on m'avoit autrefois flatté ; vous l'apprendrez dans quelques heures, juſqu'à ce moment je vous dis adieu, aimable, mais trop ſcrupuleuſe beauté ; que je vive ou que je meure je ne puis ceſſer de vous aimer.

LETTRE XLII.

JULIE A ANTIPHONE.

POurrois-je imaginer que j'avois à craindre quelque nouveau danger, & que je n'étois pas au comble de l'infortune! devois-je penſer que ce ſeroit vous qui m'y réduiriez! que mes ſoupçons ſont affreux! que mes idées ſont cruelles! quelquefois je crois vous voir pâle & défiguré, rendre les derniers ſoupirs, maudire la paſſion qui cauſe votre perte; quelqu'autrefois je crois apprendre la nouvelle de la mort d'Oroſinus, je le vois périr ſous vos coups, je vous vois forcé de comparoître devant un Juge ſévére, je vous y vois criminel &

convaincu. Dans l'agitation de mes ſens, mon imagination vous offre à mes regards, ou comme meurtrier, ou comme aſſaſſiné, je ne puis ſupporter ces idées. Ah ! délivrez-moi de mes craintes ; ſi votre ame eſt encore ſenſible à la pitié, s'il vous reſte quelque tendreſſe, venez me voir ; trouvez-vous ce ſoir chez Clariſſa ; je veux bien me permettre une autre entrevûe, mais aſſurez-moi que vous ne vous porterez à aucune extrêmité juſqu'à ce moment ; j'ai donné ordre qu'on attendît votre réponſe, ne la differez pas, je vous conjure, chaque inſtant d'incertitude ajoute à ma douleur, il met le comble au déſeſpoir de l'infortunée JULIE.

LETTRE XLIII.

ANTIPHONE A JULIE.

JE n'oſois me flatter de la complaiſance que vous voulez bien me témoigner, ma ſurpriſe eſt égale au plaiſir que je reſſens. Pourquoi douteriez-vous que le bien que vous me faites eſpérer aye aſſez de pouvoir pour arrêter & ſuſpendre les effets de ma juſte colere ? Croyez, ma chere Julie, que je vous ſacrifie ma vangeance, pour faire ceſſer votre inquiétude à cet égard. Je me hâte de vous dire que je me rendrai dans le lieu que vous m'avez marqué, je vous y attendrai vers les huit heures. Je ſens bien que quand même

vous m'abandonneriez, mon zéle, mon attachement, ma tendreſſe pour vous ne peuvent ceſſer.

LETTRE XLIV.

BELIZA A PHILEMON,

Sur la diminution qu'elle apperçoit dans ſa tendreſſe.

TOut change, tout eſt variable dans la nature, mais l'amour porte plus particuliérement avec lui un caractére de légéreté & d'inconſtance. Il fut un tems, hélas ! jamais ce tems ne reviendra, que vous receviez mes lettres avec des tranſports, avec une ſatisfaction extrême; de nos plaiſirs paſſés il ne me reſte plus qu'un ſouvenir ſuivi de remords

affreux, & vous, vous n'avez conſervé qu'une préſomption injurieuſe, par une feinte bonté de cœur ; vous cherchez à diminuer mes malheurs par une complaiſance affectée ; par des regards forcés, vous voudriez me perſuader, que quoique vous ayez perdu de votre tendreſſe pour moi, votre cœur n'a point changé, qu'il n'a point choiſi d'autre objet. Ah, Philemon ! que les yeux de l'amour ſont vifs & perçans ! Je lis dans votre ame ; votre feinte eſt inutile, je vois vos déguiſemens, vous me dites que vous êtes fâché de vous éloigner de moi ſi ſouvent, & je n'apperçois que trop votre penchant à me quitter, il combat toujours la reconnoiſſance dont vous payez mes ſenti-

mens : Lorſque vous livrant à vos caprices vous paroiſſez fuir le monde lorſqu'il vous déplaît, lorſqu'il vous paroît odieux, je ſens bien que j'y ſuis l'objet le plus déſagréable pour vous; quoique vous affectiez une morne triſteſſe en me quittant, vos yeux ne m'aprennent que trop le plaiſir que vous reſſentez. Hélas! c'eſt la ſeule ſatisfaction que je puiſſe à préſent vous procurer ; délivrez-vous de cette contrainte fâcheuſe, de cette gêne importune que vous éprouvez en me voyant ; vous faites tort à mon diſcernement, ſi vous imaginez que je puiſſe m'y laiſſer tromper ; faites l'aveu généreux de l'inconſtance des hommes, convenez de la votre, accuſez le deſtin ou la nature, impu-

tez-la leur ; quoiqu'il en ſoit, ménagez-moi, qu'on ne puiſſe attribuer votre infidélité à mon peu de mérite, je ne connois que trop le peu d'agrémens que j'ai pour vous fixer ; mais enfin, ne ſuis-je pas auſſi digne dans le moment de votre tendreſſe que lorſque vous m'aimiez le plus ? Je ne voudrois pas du moins qu'un amant, dont je faiſois tant de cas, parût manquer de diſcernement, qu'on le crût incapable de juger du mérite de quelqu'un, qu'on le ſoupçonnât de s'être laiſſé ſéduire par les apparences. Je juge trop bien de vous pour vous attribuer le malheur qui m'accable, vous n'avez pas été le maître de le détourner ; vous m'aimeriez encore ſi vous le pouviez, je

dois vos ménagemens à la crainte que vous avez de me déſeſperer, par l'aveu de votre infidélité, vous faites vos efforts pour que ce ſécret échape à ma pénétration ; mais vous ne ſongez pas que vous m'expoſez à des maux auſſi terribles. Que je dois paroître un objet mépriſable aux yeux de l'univers, ſi l'on imagine que je ſuis la ſeule qui ignore ce qui me touche de ſi près ; on me croit la dupe de vos feintes tendreſſes, cette crédulité eſt un prodige pour mes voiſins, je ſuis un objet de pitié pour mes amis ; je ne puis ſoutenir plus longtems un rôle auſſi déſagréable, j'aime mieux que l'on me trouve à plaindre que ſi l'on me couvroit d'un ridicule injurieux, & qu'on me mépri-

ſât. C'eſt une infidélité avouée & publique que j'attends à préſent de vous, je la regarderai comme la plus grande faveur que vous puiſſiez me faire. Dieux! devois-je m'attendre à vous demander cette grace. Je ſuis ſi fâchée de ne pouvoir me livrer publiquement à mes regrets, que la fureur me paroîtroit une conſolation. Je trouverois du plaiſir dans ma douleur ſi je pouvois la faire connoître à l'infidéle qui m'abandonne; j'aurois, je l'avoue, ſouhaité de vous trouver auſſi mépriſable que je vous ai paru l'être en vous donnant mon ame entiere, en vous prouvant la plus vive tendreſſe ; mais la difformité même ſçait plaire aux hommes, ils lui trouvent des charmes quand elle a pour

eux ceux de la nouveauté. Une Divinité voudroit envain perpétuer leurs déſirs après les avoir comblés de faveurs; ma rivale prodigue ſes bontés à d'autres amans, & vous traite avec cruauté; moins ſuſceptible, moins éclairée que moi, elle n'a point encore apperçu tout ce que vous avez d'agrémens; peut-être veut-elle que pour la ſéduire vous employez d'autres moyens que votre mérite; il eſt vraiſemblable qu'elle recevra long-tems vos hommages ſans les payer de retour, vous languirez dans une attente longue & cruelle; c'en eſt aſſez pour me vanger: L'ennemie la plus implacable pourroit-elle exiger quelque choſe de plus? Ne lui ſuffiroit-il pas que vous éprouvaſſiez

toutes les peines d'un amour malheureux & ſans retour, les combats d'une paſſion toujours oppoſée à la raiſon, que vous fuſſiez enfin expoſée au ridicule, au mépris de ceux à qui votre paſſion ſeroit connue? Quelque peine cependant que puiſſent vous cauſer vos ſeules réflexions, je ceſſerai de les augmenter en vous parlant plus long-tems à cet égard; tout ce que je puis vous dire, c'eſt que du moment que j'ai perdu votre tendreſſe, que vous m'avez enlevé votre cœur, un ſentiment trop délicat, trop tendre, me fait refuſer de le partager avec une autre. Je vais pleurer & gémir loin de vous; puiſqu'il ne m'eſt pas poſſible de vous poſſéder en entier, je ne veux point vous poſſéder à

demi ; ſi vous ſouhaitez que je conſerve pour vous quelque eſtime, évitez à l'avenir de me donner le plus petit témoignage de tendreſſe, avouez publiquement votre infidélité, & n'ayez plus de commerce avec l'infortunée BELIZA.

LETTRE XLV.

BRILLANTE A LOCUTIO,

En réponſe à une Lettre remplie de Conſeils.

J'Imagine, mon cher Locutio, que vous attendez une réponſe à tous les articles de votre Lettre ; mais il faudroit que mon humeur eût bien changé, ſi je me déterminois à perdre quelque tems pour mettre de l'or-

dre dans mes idées, & pour vous répondre de cette façon. J'ai beaucoup entendu parler des graves moralités de Sénéque; ſi elles renferment quelque choſe de plus dur, de plus précis, de plus contraire aux plaiſirs, que ce que vous m'avez écrit, je veux bien renoncer aux différens amuſemens de cette vie; enfin, à tout ce que dans l'âge aimable, la beauté nous promet de douceurs; & je ne recevrai des leçons de tendreſſe de qui que ce ſoit que de vous. Ne concluez pas de ce diſcours que j'aye perdu quelque choſe de cette paſſion dont je vous ai fait l'aveu. De tous mes amans, il n'en eſt aucun que j'eſtime autant que vous; cependant je n'aurai point la complaiſance de m'ac-

commoder à vos caprices, je n'irai point, au gré de votre fantaiſie, me défaire d'aucun d'eux ; je fais même dans le moment une réfléxion ; vous m'accuſez de manquer de tendreſſe, & je devrois vous reprocher de n'en avoir point pour moi ; pourquoi voulez-vous me priver de ce qui peut ſervir à mes amuſemens ? N'eſt-ce pas la premiere maxime de l'amour que d'étudier avec ſoin ce qui peut plaire à l'objet que nous aimons ? Vous m'aſſurez de l'amour le plus tendre, le plus vif, & dans le même tems vous cherchez à m'affliger : qu'un Juge déſintéreſſé décide qui de nous deux a tort. Je prouverai qu'il m'eſt impoſſible de vivre dans la retraite que vous me propoſez ; il n'eſt

point de recette auſſi ſure pour diſſiper nos maux, pour nous donner cette aimable gayeté, cet enjouement, qui fait le charme de la vie, que le changement de ſociété ; les hommages d'un nouvel amant rendent à une femme les charmes de la beauté, ils donnent de la force à la ſanté la plus délicate, & la rétabliſſent ; l'occupation continuelle de recevoir, de répondre à des Lettres galantes ; la crainte flâteuſe qu'une femme éprouve ſur le compte de ſes amans, les démêlés que les rivaux peuvent avoir entr'eux, la peine qu'il faut ſe donner pour les mettre d'accord, tiennent nos eſprits réveillés, & les tirent de leur léthargie ; il eſt indiſpenſable pour une femme

de plaire & d'être aimée ; en effet, lors qu'on la trouve aimable, ſon embonpoint augmente ainſi que l'éclat de ſes yeux, ils reçoivent une nouvelle vie ; le deſir de charmer & de faire des conquêtes anime le tein & répand un air de vivacité ſur tous nos traits, il les embellit aux yeux de l'objet véritable de notre tendreſſe, il nous rend plus dignes de lui ; en un mot, je dépérirois, je mourrois infailliblement ſi j'étois forcée d'habiter toujours les mêmes lieux, ſi dans une aſſemblée je ne pouvois changer de place, ſi les modes ne varioient point pour moi, ſi je n'avois qu'un ſeul amant : ne me rapellez donc plus cette morale uſée & fâcheuſe, laiſſez à nos Miniſtres les

ſoins de la Religion, laiſſez les moralités aux Philoſophes ; qu'une conduite ſérieuſe & reſervée ſoit l'apanage de ceux qui ne peuvent, ni ne ſçavent s'amuſer, & que le ſoin de ma réputation me ſoit abandonné. Je ne me mêle point de votre conduite, j'exige de vous de ne prendre aucun intérêt à la mienne ; ſoyez aſſuré que vos conſeils ne pourront changer mes idées, que dans vingt ans au plus ; ſi vous m'aimez juſqu'à ce tems-là, vous me trouverez peut-être alors telle que vous le ſouhaitez.

APOSTILLE.

Je ſuis perſuadée que vous ſerez piqué de mon opiniâtreté ; c'eſt le nom que vous donnerez ſans doute à ma façon de penſer ; ſi je vous fai-

sois quelques excuſes, ce ſeroit vous dérober une partie du plaiſir que je me ſuis propoſée de vous donner, en vous ſacrifiant le reſte de ce jour. Adieu : venez ſur les ſix heures ; défaites-vous, s'il eſt poſſible, de votre mauvaiſe humeur.

LETTRE XLVI.

LOCUTIO A BRILLANTE,

En réponſe à la Lettre précédente.

VOus m'avouez avec ingénuité qu'il vous eſt impoſſible de faire d'utiles & de ſérieuſes réfléxions ſur quelque choſe que ce ſoit ; je dois auſſi me reconnoître coupable d'une extrême imprudence, ſi j'ai cherché à vous y engager. Ma tendreſſe pour vous

vous m'a rendu trop officieux. Je me corrigerai ; mais il faut que je ceſſe de vous voir, ou que je reçoive toutes les raiſons que votre amour propre ſçait vous dicter, & que je me contente de vous plaindre des malheurs que vous vous préparez inévitablement, vû la connoiſſance que j'ai de votre caractére ; jouiſſez, Madame, des plaiſirs auſquels vous vous attendez, jouiſſez-en tandis qu'ils vous paroîtront agréables, je ne chercherai point à vous en priver, vous me ſerez toujours chére, je ne ceſſerai point de vous aimer ; mais vous connoiſſez ma façon de penſer, elle ne ſçauroit s'accommoder à la votre, vous vous mettez trop au-deſſus de ce qu'on peut dire ſur votre compte ;

& moi je ſçais reſpecter le public : recevez donc de ma part un éternel adieu ; je fais des vœux pour vous ; puiſſent-ils détourner les maux que je prévois ! puiſſe le ciel, favorable à mes deſirs, vous faire goûter les conſeils qui n'ont rien pû ſur vous, lorſque le ſincére, le tendre LOCUTIO vous les a donnés !

LETTRE XLVII.

THEOLINDA A HERSILIUS,

Sur la Sincérité.

UN ſentiment dépourvu de ſincérité ne peut être regardé comme de l'amour ou de l'amitié ; les tendres mouvemens de l'ame ne ſçauroient durer long-tems, lorſque

la franchiſe aimable n'en eſt point le ſoutien, & qu'elle eſt ſoupçonnée; c'eſt elle qui fait le bonheur d'une ſociété intime; l'ame eſt affectée d'un véritable plaiſir quand on réfléchit qu'on eſt avec un autre ſoi-même, qu'on peut parler de tout à l'objet que l'on chérit, qu'on peut lui dévoiler ſon cœur; quelle douceur en effet pour nous d'être aſſurés d'inſpirer pendant notre abſence, la même amitié, la même tendreſſe que quand on nous voit! cette idée flatteuſe nous défend aſſez contre les préjudices qu'on voudroit nous porter; quelques craintes, quelques ſoupçons, cher Herſilius, ne me font point tenir ces diſcours; vous ſeriez moins parfait à mes yeux, que je ne

pourrois vous croire coupable de la plus légére trahiſon, auſſi mon cœur tendre & paſſionné n'accueilliroit-il point cette idée. Je plains, mais je mépriſe véritablement les femmes toujours ſoupçonneuſes, & toujours tendrement épriſes. Il eſt certain qu'un amant dont le cœur a ſenti une paſſion bien vive, ne peut aiſément s'en défaire; mais je crois qu'après des inquiétudes continuelles, on peut avec le tems reprendre aſſez de force pour ſe porter à des extrêmités, & renoncer enfin à des douceurs imaginaires, au lieu de les goûter mêlées de trouble & d'amertume. Une amante jalouſe n'a que des momens de plaiſir pour des ſiécles de peines. Dieux! puiſſai-je éviter ce malheur,

à quelques maux d'ailleurs que je ſois reſervée! J'ai joui juſqu'à ce moment d'une agréable ſécurité; puiſſe-t'elle toujours être dans mon cœur! Je crois que le charmant & fidéle Herſilius deſire auſſi vivement que moi que nous ſoyons réunis, qu'il goûte en me voyant une ſatisfaction infinie; qu'il éprouve alors le plaiſir le plus ſenſible, qu'il me quitte avec les plus vifs regrets; je ſuis perſuadée qu'il garde de moi, dans notre abſence, le plus tendre ſouvenir, & que ce ſouvenir qui me répond de ſa conſtance, lorſque nous ſommes ſéparés, lui rend auſſi ma préſence plus chére, & qu'il me revoit avec de nouveaux tranſports. Je crois qu'il lui eſt impoſſible d'être infidéle, & que la

beauté la plus ſéduiſante le tenteroit vainement. Cette idée vous rend toujours plus cher à mon cœur, mon cher Herſilius, elle juſtifie la tendreſſe que j'ai pour vous, & ma raiſon l'autoriſe ; l'amour émane de la divinité, parce que, comme elle, il eſt immuable ; les cœurs qui lui rendent un culte ſincére, ſe diſtinguent par leur conſtance. Quelquefois, de mépriſables deſirs peuvent ſe déguiſer, ſous la même aparence ; dans les premiers inſtans, il eſt aiſé de s'y méprendre ; mais le tems ſeul découvre la vérité, il la fait voir, & c'eſt à la ſincérité qu'on reconnoît l'amour : oui, plus nous nous verrons, plus vous me trouverez digne de votre tendreſſe, plus vous m'aimerez, plus

vous me ſerez cher ; s'il en devoit être autrement, plût à Dieu que nous ne nous viſſions plus ! Un de nos Poëtes a dit fort à propos :

On peut de ce qu'on doit s'acquitter quelque jour ;
L'Amour, plus délicat, ne veut que de l'amour.

Je me ſuis dévouée à vous juſqu'au dernier ſoupir, rien ne pourra donner la moindre atteinte à ma fidélité ; je me flatte donc que vous payerez ma tendreſſe d'un amour auſſi parfait. Adieu, cher Herſilius, chére idole de mon ame, ſoyez heureux & fidéle à jamais.

LETTRE XLVIII.

SIMONIDES A AMARANTHA,

Sur les raccommodemens.

LE Ciel a établi une harmonie parfaite entre deux ames auſſi véritablement unies que les nôtres ; il veut que cette tendre union ne puiſſe finir, il défend de la troubler : quelque plaiſir que mon cœur aye reſſenti dans notre raccommodement, quelques dédommagemens qu'il m'aye procuré des peines que notre brouillerie m'avoit cauſé, je ſens trop bien, que de fréquentes querelles diminuent inſenſiblement, & par dégrés, la tendreſſe ; l'Amour, cet ai-

mable Dieu, fatigué, laſſé de ſon ſéjour, n'habite plus dans nos cœurs, il fuit & ne revient plus : prenons déſormais la réſolution d'excuſer mutuellement nos fautes ; il me ſeroit impoſſible d'en commettre aucune qui donne atteinte à ma tendreſſe, qui puiſſe faire tort à mes ſermens ; vous aurez à cet égard la même attention pour moi ; les petites négligences qu'on a à ſe reprocher d'ailleurs ſont excuſables ; ce ſeroit détruire le bonheur que donne un amour mutuel, que de les rapeller, que de les reſſentir. Le ſoleil paroît bien plus brillant lorſque des nuages l'ont dérobé quelques momens à nos yeux ; mais pour jouir des beaux jours du printems, doit-on préférer ceux de

l'hiver? Je crois en poſſédant l'aimable Amarantha, être auſſi heureux qu'un mortel puiſſe l'être ; je ſens bien ce qu'elle mérite, & n'ai pas beſoin d'être réveillé par la crainte de la perdre, je n'aprendrai jamais de ce ſentiment combien je dois l'eſtimer. Laiſſez-moi donc, chére Amarantha, n'être ſenſible qu'au plaiſir de vous poſſéder ; que les ſuites funeſtes d'une rupture ſoient pour jamais éloignées, qu'elles ne troublent plus notre félicité. Croyez que vous ſerez bien plus ſatisfaite lorſque vous jouirez avec le fidéle SIMONIDES, d'une aimable & douce tranquilité.

LETTRE XLIX.

De reproches de CLEOPHIL A SAPHIRA,

Sur ce qu'elle manque à ſa promeſſe.

C'Eſt ainſi que vous payez mes ſoins aſſidus & mon empreſſement: ce que j'ai fait ne peut vous engager à me rendre les égards que l'on doit à tout le monde; vous oubliez même ce que vous vous devez. Si les conſeils de Jénetta, votre perfide amie, ont plus de pouvoir ſur vous que les preuves ſincéres de tendreſſe que je vous ai donné, pourquoi me dites-vous avec tant d'aſſu-

rance que vous ne la verrez plus ? C'eſt joindre la perfidie à l'ingratitude, & cette conduite me fait craindre avec trop de raiſon votre infidélité dans des occaſions plus importantes. J'ai fait tous mes efforts, vous le ſçavez, pour rompre votre commerce avec cette femme mépriſable ; je n'avois d'autres raiſons que la crainte où je ſuis de vous voir ſuivre ſes conſeils ; la facilité avec laquelle vous les recevez me faiſoit apréhender pour vous des ſuites funeſtes, vous vous rendiez à mes raiſons, vous paroiſſiez convaincue ; cependant vous voyez tous les jours cette amie, vous lui écrivez, vous la conſultez ſur tout, vous lui marquez les mêmes attentions. Dites-moi, Saphira,

eſt-ce irréſolution ? eſt-ce foibleſſe ? ſeroit-ce une intention marquée d'abuſer de la bonté de mon caractére, qui vous feroit agir ainſi ? Je voudrois me perſuader que la premiere de ces raiſons, que l'irréſolution eſt le motif qui vous décide ; quoique je ne puiſſe me flatter de poſſéder votre eſtime, je me croirois cependant aimé ; mais ſi vous n'agiſſez que par la derniere de ces raiſons, elle vous priveroit des droits que vous a donné ma tendreſſe ; je croirois que tout ce que vous m'avez dit pour m'aſſurer de la votre, eſt auſſi peu ſincére, que vos mépris le ſont pour Jénetta ; ſi pour vous juſtifier, vous pouvez me dire quelque choſe, ne différez point de me l'aprendre ; je vou-

dois ne vous point trouver coupable, puiſque je ſens trop bien que malgré tous vos torts je ſuis toujours pour vous le tendre, le fidéle CLEOPHIL.

LETTRE L.

AMANDA A LOTHARIO,

Sur le deſſein qu'il a de rompre tout commerce avec elle.

VOtre conduite paſſée eſt une énigme pour moi des plus vives; vous me jurez une tendreſſe, & par vos actions, par vos regards, vous me marquez le plus violent dégoût. Quelles ſont les femmes que vous me préferez? Vous aimez mieux paſſer des jours entiers avec elles que

de me voir un inſtant. Je languis dans cette attente, & vous n'y avez point égard. Pourquoi condamnez-vous tout ce que je fais, lorſque je ſuis le plus occupée de ce qui peut vous plaire? Vous prenez un plaiſir ſenſible à faire éclater le pouvoir abſolu que ma paſſion vous a donné ſur moi; vous prenez peu de part à ce qui m'afflige, aux plaiſirs que je puis goûter; vous cauſez mes maux par les rigueurs dont vous m'accablez. La joye eſt inconnue à mon ame, quand je ſuis éloignée de vous, & ces momens ne reviennent que trop ſouvent. Je me flatte cependant que malgré les apparences qui ſont contre vous, vous m'aimez encore. Pourquoi trouvez-vous une ſatisfaction

extrême dans les maux que vous me faites ſouffrir ? Pourquoi me cacher que vous ne me croyez plus digne de votre tendreſſe ? Cet aveu ne ſeroit pas moins cruel que l'incertitude affreuſe dont vous m'affligez. Ingrat & perfide amant, vous avez trop d'aſcendant ſur moi, votre triomphe eſt trop parfait pour ajouter des injures aux remords trop long-tems retardés, qui me déchirent. Dieux ! votre affectation eſt un deſſein étudié d'accabler de mépris l'eſclave qui gémit dans vos fers, en cherchant à la retenir ; je n'ai que trop de prétextes de travailler à me procurer la liberté ; mais lors qu'aidée de ma raiſon, je ſuis prête à la recouvrer, vous cherchez à me ſéduire par des mar-

ques affectées de tendreſſe, vous me ſoumettez de nouveau, vous m'impoſez d'indignes loix; je connois ce dont vous êtes capable, vous attribuez mes plaintes, mes reproches à ma jalouſie: il eſt vrai que me livrant aux caprices d'un amour extrême, j'ai quelque fois douté des agrémens que j'avois pour fixer votre cœur; nous craignons toujours de perdre un objet qui nous eſt cher, vous deviez ces craintes à mon amour, l'excès de ce ſentiment en étoit le motif; ſi vous m'euſſiez aimé vous m'auriez excuſée: Le fameux Driden n'a-t'il pas dit,

Quand l'excès de l'amour nous a rendus coupables,
C'eſt à ce même amour de nous rendre excuſables.

Si vous n'êtes donc auſſi dépourvu de raiſon que vous l'êtes de tendreſſe, vous devez avouer que mes plaintes dans ce moment ne ſont point l'effet de ma jalouſie, puiſque ce ne ſont pas les femmes qui me privent de vous, mais les hommes les moins aimables ; il n'eſt point de ſociété que vous ne préfériez à la mienne. Dieux ! quand je réfléchis ſur la dureté & les rigueurs dont vous m'accablez, lorſque je vois que vous bravez mes douleurs, que vous inſultez à mes maux, il m'eſt inſuportable de penſer ; la folie, l'imbécillité, ſont l'objet de mes vœux. Pourquoi ne ſouhaitai-je de plaire, de paroître aimable qu'à vous ? Cette idée, ou plutôt cette illuſion, me flattoit ; je

faiſois mon bonheur de vous attacher à moi par ce moyen, & votre conduite ne m'apprend que trop que vous me croyez de mauvaiſe foi, que vous me ſupoſez de l'inégalité dans le caractére, de la foibleſſe dans l'eſprit, pour tout dire enfin, que je vous parois un objet odieux & mépriſable; plût au Ciel que vous euſſiez toujours penſé de même! votre feinte tendreſſe ne m'auroit pas ſéduite, je ne me fuſſe point attachée réellement à vous; mon indifférence, la paix de mon cœur, n'eût point été changée en inquiétude; les agrémens que la nature a repandus ſur votre perſonne, les charmes de votre eſprit, n'auroient point fait impreſſion ſur moi au préjudice de ma tranquillité, ce bien

m'eût été plus cher, & vous euſſiez eu mon admiration au lieu de ma tendreſſe ; une ſimple politeſſe, un hommage extérieur, étoit tout ce que je vous aurois accordé, & je n'aurois attendu de vous d'autre retour ; mais vous m'avez trompée, vous me fites croire que je pouvois vous inſpirer les ſentimens les plus tendres ; je vous livrai mon cœur, j'appris à tout l'univers que vous en étiez le maître ; mon bonheur, mon amour propre fut ſatisfait du témoignage, de l'aſſurance que vous me donnâtes d'être à moi & de ne vivre que pour moi ; ces jours heureux puiſſent-ils revenir, quels plaiſirs ! je me ſoumettrois à tous les malheurs reſervés pour le fleau de l'humanité ; mais ces

jours ſont paſſés, je ne dois plus m'abandonner à cette illuſion flatteuſe, à ces ſonges agréables de ma félicité ; de cette félicité qui s'eſt éclipſée, hélas ! il ne me reſte qu'un ſouvenir qui ajoute à mon infortune, & qui répand l'amertume ſur ma vie, en me faiſant comparer le bonheur dont j'ai joui avec l'état affreux dans lequel je me trouve. Je ne doute point que la longueur de cette Lette ne vous déplaiſe, c'eſt un nouveau tort que vous ajouterez à ceux dont vous m'accuſez, pardonnez-le moi, répondez avec bonté à cette Lettre, ou ſoyez aſſez généreux de me venir trouver ; à l'avenir je vous épargnerai ces importunités, quelque effort qui m'en coûte ; mais au nom des Dieux ſoyez

ſincére, découvrez-moi votre cœur avec la même franchiſe que je vous découvre le mien, & fixez mon ſort dès ce moment, en me tirant d'incertitude. Ah! ne retardez pas l'arrêt de l'infortunée, mais toujours fidéle

AMANDA.

LETTRE LI.

LOTHARIO A AMANDA,

Dans laquelle il lui fait l'aveu de ſon inconſtance.

J'Ai reçu votre lettre, trop aimable Amanda, & je l'ai lûe avec une émotion digne de pitié, & que vous n'auriez point vû ſans y être ſenſible; le déſordre de mon ame, le trou-

ble dans lequel je ſuis, m'ont empêché de vous écrire plutôt, il m'étoit impoſible de déterminer la réponſe que je devois faire à vos trop juſtes plaintes. Il eſt affreux pour moi de porter à votre cœur un coup funeſte, de vous découvrir mon ame, de vous parler dans cette circonſtance avec ſincérité ; cependant je ſuis incapable de diſſimuler ; vous me demandez d'ailleurs avec tant d'inſtance de vous déclarer moi-même ce que je penſe, que je crois qu'il eſt plus généreux de me ſoumettre à ce que vous exigez de moi. Il eſt vrai, Amanda, que je n'ai pû échaper à votre pénétration, je ne ſuis que trop coupable ; je ne diſſimulerai pas plus long-tems, je ne chercherai point

des raiſons dont l'adreſſe flatteuſe puiſſe me menager votre confiance en la trompant. Cet amour extrême, cette paſſion que j'ai reſſenti pour vous s'eſt éteinte dans les plaiſirs, elle a paſſé avec eux, votre abſence ne m'afflige plus ; je ne ſens point en vous revoyant cette volupté, ces tranſports ; mes deſirs, les mouvemens tumultueux dont mon ame étoit atteinte, ont perdu toute leur vivacité ; vainement animée par la plus violente paſſion, me ſereriez-vous étroitement dans vos bras ; vainement voudrois-je ſur cette bouche, que j'ai tant aimée, goûter les mêmes délices qu'autrefois, & recueillir, par les plus tendres baiſers, cette ame errante qui cherchoit à ſe confondre

dre avec la mienne, que je n'en ſerois pas ému ; vous ne repandriez plus dans mon ſein cette yvreſſe douce & impétueuſe où mon ame ſe plongeoit, dans un vif mouvement de plaiſir ; ces raviſſemens flatteurs que j'éprouvois, n'ont plus ce feu, cette ardeur que je leur trouvois autrefois. Pardonnez cette erreur, cette inconſtance à la nature au lieu de ces tranſports, mon ame pénétrée de la plus vive reconnoiſſance, rend autant de juſtice à vos charmes, je vous trouve autant d'agrémens que quand j'étois le plus épris de vous ; croyez que s'il m'étoit poſſible, mes déſirs empreſſés payeroient votre conſtance d'une ardeur égale. Au défaut de ce ſentiment, au lieu de cet amour,

je ne déſire, je ne ſouhaite rien tant que de vous inſpirer une amitié vive & pure, dont la communication ſe perpétue & ne finiſſe point. Mettez-vous au-deſſus des ames vulgaires; bien différente des autres femmes, oubliez ce que l'on doit à l'amour, & ſoyez perſuadée qu'une union auſſi parfaite eſt bien préférable aux plaiſirs inconſtans & paſſagers que nos ſens nous procurent. Trop aimable Amanda, ſoyez aſſurée que perſonne ne rend plus de juſtice que moi aux qualités de votre ame. Je ſuis pénétré de reconnoiſſance pour les faveurs dont vous m'avez comblé; j'ai pour les maux que mon infidélité vous cauſe, la pitié la plus tendre, & j'ai de vous un ſouvenir trop cher,

pour mériter votre haine. Je me rappelle vos bontés, vos complaiſances paſſées, je cherche vainement à les goûter avec le même plaiſir ; & je ſuis autant à plaindre d'être privé de cette impreſſion flatteuſe, que vous l'êtes par la privation de ce même ſentiment. Regrettons-nous mutuellement, & que l'amitié la plus tendre nous faſſe retrouver ce que nous avons perdu en amour. Je ne puis vous voir après un aveu tel que celui-ci, & pour vous & pour moi, je n'oſerois braver vos larmes, apprenez-moi ſeulement l'état de votre cœur ; ne refuſez point une réponſe à Lothario, qui vous eſt toujours infiniment dévoué.

APOSTILLE.

Dans l'impatience que j'ai de recevoir votre Lettre, je donne ordre à celui qui vous rendra la mienne de ne point vous quitter que vous ne lui ayez remis votre réponſe.

LETTRE LII.

AMANDA A LOTHARIO,

En réponſe à la Lettre précédente.

EXcuſez ma faute, cher Lothario, & pardonnez-moi de vous avoir donné la peine & l'embarras de m'écrire une ſeconde Lettre; s'il vous étoit difficile de répondre à mes tendres reproches, aux plaintes d'un amour malheureux, jugez de l'embarras où je me trouve de déterminer

comme je dois recevoir l'aveu de votre infidélité, l'assurance funeste de votre perfidie. Il n'est pas possible que cette tendresse que l'ame éprouve, subsiste quand nos sens n'entrent pour rien dans cette tendre union. Avec quels transports de plaisir n'accepterois-je pas l'amitié que vous me proposez, si je n'étois assurée que c'est dans l'objet de vos désirs que vous mettrez toute votre affection. Hélas! l'amour chez les hommes n'est autre chose que le goût du plaisir; vous êtes, je l'avoue, capables de l'amitié la plus sublime, nous en avons des exemples, & l'on doit à ce sentiment, à cette passion généreuse, plusieurs prodiges, quand les hommes en ont été animés; mais on n'a

jamais vû d'amant qui ſe ſoit rappellé ſes engagemens de fidélité auprès d'une femme, lorſqu'il a ceſſé de l'aimer, vous connoiſſez aſſez ma façon de penſer, pour me rendre la juſtice qui m'eſt dûe, & vous n'attribuerez point les regrets que me cauſe votre infidélité à quelque penchant voluptueux pour le plaiſir. Notre engagement s'étoit formé ſous le nom de l'amitié ; tous nos déſirs réünis & bornés à ce ſentiment, ne nous laiſſoient pas imaginer quelque choſe au-delà ; mais je m'étois flattée que cette tendreſſe que vous ſentiez pour moi étoit bien plus forte que l'amour ou l'amitié priſe ſéparement, puiſqu'elle paroiſſoit être le précis de l'un & de l'autre de ces ſentimens, dans un de-

gré de perfection. Qu'il eſt affreux pour moi, de voir détruire cette illuſion! de paſſer de cette tendreſſe impétueuſe & vive, à une politeſſe affectée, que vous voulez bien encore appeller amitié. Pourrois-je me perſuader, que ſatisfait de cet amour que vous avez pour moi, il ne vous reſte plus que des déſirs, & que vous voyez avec indifférence tout ce que les femmes ont d'agrémens & de charmes. Les plaiſirs de l'imagination me ſuffiroient, ſans doute, ſi je pouvois me flatter que vous n'avez d'égards, de ſoin, de tendreſſe, que pour moi; mais je réfléchis que vous êtes jeune, aimable, vif & enjoué, que votre cœur eſt ſenſible à la beauté, qu'il eſt tendre, qu'une figure agréa-

ble, & qui aura un air de nouveauté, fera impreſſion ſur lui, je ne vois que des regrets & des malheurs. Pourrois-je avec patience connoître votre amour pour un autre objet? Pourrois-je vous entendre parler avec éloge de ma rivale? Pourrois-je, fidéle aux devoirs de l'amitié, travailler à vous rendre heureux avec elle? Non; déſeſperée victime d'un amour funeſte, je me porterois peut-être à quelque action qui nous rendroit tous également malheureux; il vaut mieux que je vous évite à jamais, que vous fuyez loin de moi, que nous n'ayons aucun commerce enſemble, & qu'autant qu'il dépendra de vous, vous me laiſſiez ignorer tout ce qui pourroit rapeller ma tendreſſe ou exciter ma

jalouſie. Je ferai mes efforts pour ne plus penſer à vous ; mais je ne pourrai jamais m'en occuper comme vous le voudriez. L'indifférence peut-elle ſuccéder à une tendreſſe comme la mienne ? Vos yeux peuvent-ils inſpirer d'autres ſentimens que l'amour le plus tendre ? Et quand il ſe trouve uni dans un cœur au déſeſpoir, à la fureur, quels effets n'eſt-il pas en état de produire ? Adieu perfide, adieu pour jamais, vous ne ſerez plus importuné de mes reproches, vous n'entendrez plus mes plaintes, vous ne verrez plus les pleurs de l'amante la plus malheureuſe & la plus infortunée.

APOSTILLE.

Le trouble & le déſordre de mes

penſées, m'ont empêché de vous remercier, dans ma Lettre, de l'aveu retardé que vous me faites de votre infidélité. Je préfére cependant cette aſſurance, toute affligéante qu'elle eſt, à l'incertitude cruelle dans laquelle je vivois ; & j'aime mieux n'avoir aucun eſpoir que de conſerver un doute qui m'uniroit encore à vous. Adieu, adieu, adieu.

LETTRE LIII.

CLEOMIRE A BEAUMONT,

Dans laquelle elle lui reproche d'attenter à ſa vertu.

EST-ce ainſi, ingrat, perfide amant, que vous répondez à une tendreſſe, auſſi délicate, auſſi ſincére que

la mienne ? Après la confiance généreuſe que je vous ai montrée, meritois-je que vous cherchaſſiez à me tromper par des raiſons captieuſes, par une diſſimulation injuſte ? Je vous aime, j'en ai fait l'aveu ; mais dois-je m'expoſer à vos mépris ? Dois-je céder à vos déſirs injurieux ? Et par ma foibleſſe, dois-je me livrer à vous & me tromper moi-même ? Non ; je ne ſuis point aveugle, ma paſſion eſt fondée ſur l'eſtime que j'ai pour vous, elle eſt établie ſur cette opinion favorable dans laquelle je ſuis ſur votre compte. Je me croyois aimée, & vous ne devez mon aveu qu'à l'idée avantageuſe que j'avois de vos ſentimens, de votre vertu. C'eſt envain que vous voulez me perſuader que

la derniere entrepriſe que vous avez faite étoit cauſée par les tranſports d'un amour trop empreſſé. Ne vous parjurez point, & ne prenez point pour un feu divin, pour une flamme pure un penchant mépriſable & injurieux, tel que le votre, appellez-le du nom qui lui convient; n'eſt-ce pas une haine décidée, qu'un projet réflêchi de perdre, de trahir quelqu'un? C'eſt ainſi qu'un lion furieux aime & chérit la proye qu'il eſt ſur le point de dévorer; c'eſt ainſi qu'un Tyran barbare fait les délices de ſon cœur d'un peuple qu'il opprime, des Provinces qu'il ravage. Il eſt ridicule d'imaginer qu'on céde à l'amour le plus tendre, quand on ne fait que s'abandonner à la cupidité, & que ſe

livrer à ces déſirs. Que les femmes ſont à plaindre, lorſque ſans réflexion elles ſuivent ces mouvemens, elles s'abandonnent à cette illuſion, dans la circonſtance la plus délicate de leur conduite ; c'eſt ſans doute l'épreuve que vous en avez fait, & la connoiſſance de cette verité fatale qui vous a ſoutenu dans votre deſſein. Je vous plains d'avoir manqué de pénétration, vous auriez vû que je n'étois point facile à tromper, & que je n'augmenterois jamais le nombre de ces femmes aiſées à perſuader par une fauſſe apparence, puiſque malgré le penchant de mon cœur pour vous, je n'ai pas à m'imputer la plus petite imprudence. Je me flatte donc que vous connoiſſez trop bien

à préſent de quelle erreur vous êtes coupable, pour la renouveller une ſeconde fois; dans cette idée je veux bien vous recevoir comme par le paſſé, vous jouirez près de moi de la même liberté. Je vous avouerai qu'indépendamment de l'extrême conſidération que j'ai pour vous, je ſens à vous voir un véritable plaiſir; votre ſociété a des charmes pour moi, & vous êtes le ſeul dont la converſation me flatte & m'intéreſſe; mais ſi vous perſiſtiez dans le projet que vous avez commencé, je ne vous verrois plus, je ferois mes efforts pour vous hair, & vous me puroîtriez l'ennemi le plus dangéreux de CLEOMIRE.

APOSTILLE.

Ne me venez point voir; ne m'é-

crivez que quand vous ſerez bien réſolu d'avoir pour moi les égards que je mérite ; je vous ordonne l'un & l'autre.

LETTRE LIV.

CELADON A FLORINDA,

Sur le déſeſpoir.

JE vous quittois à peine, aimable & tendre Florinda, hier au ſoir, que j'allai chez le malheureux Mirtil ; je ne l'avois point vû depuis pluſieurs jours, jamais je ne vis un homme ſi changé ; je n'ai plus trouvé en lui cette vivacité aimable, cet enjouement que vous lui connoiſſez ; il eſt triſte, ſérieux, de mauvaiſe humeur, rien ne l'affecte agréablement,

ſon eſprit eſt préocupé des idées les plus affreuſes, & les plaiſirs dont il jouiſſoit autrefois ne ſont qu'ajouter à ſa peine, ils la rendent plus ſenſible. Etroitement unis dès l'enfance par l'amitié la plus tendre, un penchant mutuel nous donnoit les mêmes vûes, les mêmes déſirs, & cette intimité d'ame, cette union parfaite, nous faiſoit partager les mêmes plaiſirs & les mêmes peines; ma préſence dans ce moment lui paroît importune; il a rejetté d'une façon marquée les conſeils que je lui donnois, dans la vûe de diminuer ſon infortune & ſes regrets. Après ce que je viens de vous dire, je ne doute point que vous n'ayez quelque envie d'apprendre d'où peut naître un tel chan-

gement ; ſçachez qu'il éprouve ce que le déſeſpoir a de plus affreux. Que votre tendre amitié me préſerve du même danger. La volage, la perfide Anaretta, après lui avoir juré la plus vive & la plus durable tendreſſe, vient d'épouſer Damétus, & elle lui a défendu pour jamais de chercher à la voir. Que ces coups ſont affreux ! aimable Florinda, qu'un amant au déſeſpoir eſt à plaindre ! que je vous dois de graces des bontés que vous me témoignez, & du bonheur ſuprême dont vous me permettez de jouir. Le déſeſpoir eſt une paſſion, un mouvement de l'ame, que les amans malheureux peuvent ſeuls éprouver ; ce poiſon funeſte à nos cœurs, change nos plaiſirs en

regrets, il nous fait déteſter ce qui eſt véritablement agréable, & par lui l'on s'abandonne aux craintes, à la douleur ; dans cet état funeſte on voudroit ajouter à l'infortune qu'on éprouve, s'il étoit poſſible ; & une ſorte de fierté nous fait mépriſer toute conſolation, & chercher de nouveaux ſujets de triſteſſe. L'idée de ce revers eſt affreuſe ; mais dans les bras de Florinda, dans l'yvreſſe de mon bonheur, cette idée ſe diſſipe ; occupé même de ma félicité, je perds le ſouvenir de tout autre choſe. J'ai quelques Lettres à écrire, je vais ſatisfaire à cette obligation fâcheuſe ; & dans l'inſtant je volerai où mon bonheur m'appelle. Juſqu'à ce moment, croyez, maîtreſſe abſolue de

mon ame, que Céladon eſt le plus fidéle des amans.

LETTRE LV.

L'infortunée LYSETTA à l'ingrat, mais trop aimé LYONIDES,

Sur ce qu'il l'a trompée par une promeſſe de mariage.

QUe mon état eſt affreux, que le revers en eſt funeſte ; par vos rigueurs & ma pitoyable conduite, je me vois à préſent forcée de devenir ſuppliante auprès de celui qui, n'a guéres, étoit mon eſclave ; je ſuis obligée de briguer à ſes pieds un bonheur, que dans un autre tems il attendoit de moi, & qu'il demandoit avec les démonſtrations

les moins équivoques du reſpect & de la ſoumiſſion. Ah, Lyonides ! combien de fois ne m'avez-vous pas juré que vous ſeriez au comble de vos vœux, ſi vous pouviez m'obtenir pour votre femme ? Combien de fois ne m'avez-vous pas répeté que les biens, que les douceurs de cette vie, ne vous toucheroient point ſi vous ne me poſſediez, ſi vous n'obteniez ma main & mon cœur, forcé de faire un autre choix, vous auriez, diſiez-vous, préferé la mort ? D'où vient le changement que je vois en vous ? Aurois-je perdu ce que j'avois de beauté, de richeſſes, depuis que vous aviez pour moi des empreſſemens ſi marqués, & que je vous paroiſſois les mériter ? Ai-je à me re-

procher quelque faute qui m'ait rendue moins digne de vous, moins aimable à vos yeux ? Mon amour m'auroit-il trahie ? Ce ſentiment que j'ai porté pour vous à l'excès, mon empreſſement à vous en donner des preuves, m'auroit-il perdue ? Que de raiſons n'avez-vous pas employé pour me prouver que dans notre union les cérémonies du mariage ne faiſoient rien d'eſſentiel ? Ne me diſiez-vous pas, en me donnant toutes les aſſurances que ma délicateſſe exigeoit de vous à cet égard, que vous me regardiez déja comme votre femme, que vous me reconnoîtriez pour telle aux yeux de tout le monde, dès que le deuil de votre pere ſeroit fini ? Qu'il s'eſt écoulé de tems depuis ces

assurances, eh! je ne suis même plus votre maîtresse. Au nom des Dieux! faites attention à l'état où je me trouve, sauvez-moi de l'oprobre de devenir mere, sans avoir de mari; ou si mon amour, mon infâmie, perfide amant, ne peuvent rien sur vous, si ces motifs ne sont point en état de vous attendrir, du moins ne faites point injustice à cette chere portion de vous même, & que l'exécution de votre promesse peut seule défendre & sauver des mépris injurieux du public; faut-il que cet infortuné, dès l'instant de sa naissance, soit flétri par des témoignages, par des marques d'infâmie? Faut-il, qu'élevé dans une vile obscurité, il ne puisse être regardé que comme l'héritier de la

honte & de l'oprobre de ſa mere ? Que cette idée eſt affreuſe ! qu'elle eſt capable de revolter & l'honneur & l'humanité ! pourrez-vous la ſoutenir ? Ah ! répréſentez-vous cette ſcene d'infortunes & de regrets ? Imaginez que le moment funeſte de ma délivrance eſt arrivé ; voyez une femme, votre égale & par ſa naiſſance & par ſa fortune, une femme que vous aviez juré d'aimer éternellement ; voyez-la dans le déſeſpoir, voyez-la livrée aux tourmens de l'eſprit, tourmens plus terribles, plus affreux mille fois que les douleurs du corps auxquelles elle ſera expoſée ; voyez ſa famille deshonorée par ſa conduite, voler à ſon ſecours, mais le refuſer, auſſitôt après l'avoir accablée des repro-

ches les plus fâcheux ; voyez cette femme ne recevoir de conſolation que de quelque domeſtique déſintéreſſé, touché de ſon état, qui entre dans ſes douleurs, & qui cherche à les partager ; voyez cette créature innocente, qui doit ſa naiſſance au hazard, négligée de tout l'univers, privée de tout ſecours, n'inſpirant d'intérêt qu'à ſa mere infortunée ; voyez-la dans les pleurs, entendez ſes cris funeſtes, préſages des malheurs auxquels elle eſt condamnée par cette naiſſance obſcure. Ah, Lyonides ! pouvez-vous penſer aux douleurs que je vais ſouffrir, ſans vous déterminer à défendre ce qui de tout l'univers ſeroit le plus en droit de vous intéreſſer, ce qui devroit vous être le plus cher ?

Non,

Non, j'oſe me flatter encore que vous ne voudrez point, par l'ingratitude & la perfidie, crimes les plus affreux dont l'homme puiſſe être coupable, & qui dégradent l'humanité, flétrir les qualités excellentes de l'ame que l'on a remarqué juſqu'à ce moment en vous; ſuivez les conſeils de votre honneur. On s'appercevra bientôt de ma groſſeſſe; ce que vous voudriez faire pour me ſauver de cet oprobre, dès qu'il ſera connu, ſera inutile, vainement voudriez-vous cacher les erreurs d'une paſſion violente; j'ignore ſi je ne ſuis point déja ſoupçonnée, un ſentiment intérieur du moins me fait-il regarder comme des reproches de ma conduite chaque mot, chaque regard, je

crois qu'ils donnent atteinte à ma modeſtie ; & par les efforts que je fais pour dérober à tous les yeux mon infamie, pour la cacher, je crains de la découvrir. Au nom des Dieux ! ſi mon amour ne peut rien ſur vous, que ce ſoit la pitié qui vous détermine à reparer les maux que vous m'avez cauſez. Sauvez-moi de ceux dont je ſuis menacée ; & ne devez-vous pas ces égards à l'amitié la plus tendre & la plus fidéle ?

APOSTILLE.

Si l'embarras que vous cauſent vos affaires ne vous permet pas de me voir auſſi ſouvent que de coutume, vous pourriez du moins prendre ſur votre ſommeil le tems de m'écrire un mot. Adieu.

LETTRE LVI.

URANIA A FAVONIUS,

Sur ſon inſenſibilité.

QUel objet de ma tendreſſe ! ah ! barbare Favonius, vous ſouhaitez vainement que je ſois ſatisfaite de mon état, quand vous feignez d'être inſenſible à tout ce que l'amour a de force ; vous m'aſſurez que tout ce qu'il eſt en votre pouvoir de reſſentir de cette paſſion, vous l'éprouvez en ma faveur. Si vous voulez me perſuader, il faut me convaincre que vous manquez de délicateſſe, que votre ame eſt ſtupide & groſſiere, avant que je puiſſe croire qu'elle n'eſt point faite pour éprouver l'excès de

peine ou de plaiſir que vous faites ſi bien ſentir aux autres ; jamais il n'a paru de grand génie dans l'univers qui n'ait donné des preuves d'une ſenſibilité extrême, d'une tendreſſe ſublime & véritable ; les Dieux de l'amour & de l'eſprit ont toujours été unis, ils ſe prêtent mutuellement des ſecours. Il eſt auſſi impoſſible à un ſot d'avoir de grand ſuccès en amour, qu'il eſt à un génie vaſte & ſublime d'échaper à ſes traits & de ſe défendre d'aimer. Soyez perſuadé, Favonius, que quelque jour vous éprouverez cette vérité ; ſi vous êtes ſi long-tems à la connoître, c'eſt parce qu'il ne s'eſt encore préſenté à vous aucun objet propre à vous l'apprendre ; quand le tems ſera arrivé, vous

conviendrez de votre erreur, vous plaindrez alors les maux d'un cœur dont les désirs ne sont point satisfaits ; vous verrez avec envie les faveurs dont l'amour récompense les amans, & vous avouerez que vous n'avez ressenti pour moi qu'une légére estime, ou tout au plus que ce goût passager du plaisir que la différence de sexe vous inspire. Cette certitude me rend malheureuse, je vous aime si tendrement, que je serois même satisfaite des transports que la passion que vous dites avoir pour moi pourroit vous inspirer ; mais les démonstrations de votre tendresse sont si contraintes, sont si glacées, que j'ai tout à craindre qu'elles ne soient reservées à quelqu'autre qu'à moi ; ces ardeurs,

ces tranſports que je n'ai pu vous inſpirer, vous les deſtinez à une rivale. Ah! pourquoi avez-vous fait naître dans mon cœur une tendreſſe ſi vive ? pourquoi n'ai-je pu allumer dans le votre les feux dont je me ſens bruler ? Non, je ne puis compter ſur vous, parce que vous m'avez été fidéle pendant deux ans, vous pouvez regner dans mon cœur, y avoir un empire abſolu plus longtems encore ; mais je puis à la fin vous perdre, un moment malheureux peut décider de votre conſtance, & la faire ceſſer, eût-elle duré des ſiécles. Quoique je ſçache que vous voyez les plus aimables femmes, celles qui ont le plus d'eſprit & de graces, je ne ſçaurois imagi-

ner que vous ſoyez à l'épreuve des déſirs qu'elles peuvent inſpirer ; ce n'eſt point toujours le mérite qui ſoumet notre cœur, & j'ai vû les gens qui en avoient le plus, prendre une paſſion bien vive pour des perſonnes qui en manquoient. Le hazard & le caprice donnent ſouvent à la begueule, à la ſotte, à celle qui eſt ſans graces, ſans agrémens, ce qui devroit être le partage de la beauté, du bon ſens & de la tendreſſe. Dieux ! il me ſeroit impoſſible de conſentir à vous perdre, je ne pourrois avec patience vous voir paſſer dans les bras de la femme la plus aimable, la plus digne de vous ; mais ſi quelqu'une d'elles, ne méritant point votre tendreſſe, ſe faiſoit honneur de vous enlever à

moi, je deviendrois fole, l'amour propre ajouteroit à mon déſeſpoir, je vous haïrois, je vous verrois avec horreur ſans ceſſer de vous aimer, la nature peut avoir prodigué à mon heureuſe rivale tous les traits de la beauté, tous les charmes de l'eſprit; la connoiſſance que j'en aurois pourroit juſtifier votre infidélité, & m'efforcer à diminuer mes reproches; non, je préfére la mort, j'aime mieux mourir dans l'idée que vous ne m'avez point abſolument abandonnée, que vos mépris ne ſont point faits pour moi. Dieux! j'oublie que c'eſt vous déplaire, que c'eſt vous offenſer que de continuer mes reproches; vous avez plus d'une fois déſaprouvé mes craintes légitimes, je ne préviendrai

donc plus mon infortune, je ne me rendrai plus désagréable en me livrant à ma tristesse, en m'abandonnant à des regrets qui vous fatiguent, que je n'aye quelque raison pour m'y livrer. J'espére vous voir ce soir, j'attends ce moment pour déterminer avec vous s'il est possible d'écarter tous les maux de mon imagination, & de perdre cette idée affreuse ; je ne m'occuperai que des plaisirs ravissans que votre présence procure toujours à la tendre URANIA.

LETTRE LVII.

ORONTES A DEJANIRA.

VOus travaillez en vain, adorable Dejanira, vous vous donnez des ſoins inutiles pour me perſuader que je ne vous ſuis point indifférent, & vous ne ceſſez de me ſoupçonner ; peut-on aimer ce qu'on n'eſtime point, & peut-on eſtimer l'objet à qui l'on n'accorde pas ſa confiance ? Comment ! dans le même inſtant m'aſſurer de votre tendreſſe, & me témoigner une opinion ſi peu flatteuſe ! Je ſerois bien peu digne de cette tendreſſe, ſi j'étois capable d'abuſer de votre confiance, comme vous le ſoupçonnez ; je vous ai mille fois

juré, & je fais de nouveaux ſermens, que je n'ai jamais eu d'autre deſſein, en demandant de vous voir en particulier, que de ſoulager mon ame du poids de ſa tendreſſe, & de tacher de vous inſpirer, s'il eſt poſſible, des idées plus favorables que celles que vous avez eu juſqu'à préſent. Nos entretiens n'ont jamais été libres, je ne vous ai point vû ſans témoins, & je ne puis exprimer que foiblement dans mes lettres les ſentimens de mon cœur. Si vous connoiſſiez ſeulement à quel point je vous ſuis dévoué, l'empire que vous avez ſur mon ame, & le pouvoir que vous avez d'inſpirer, de diriger, de donner des bornes à mes deſirs, vous n'auriez rien à craindre de moi qui pût vous

donner des regrets, ou que vous puſſiez regarder comme une offenſe : ne me refuſez donc pas la ſeule preuve qui puiſſe me convaincre de la bonne opinion que vous avez du plus tendre & du plus reſpectueux des amans.

LETTRE LVIII.

FIDELIA A LEANDER,

Sur la diſcrétion en amour.

C'Eſt à propos, mon cher Leander, que vous avez remarqué que les femmes qui font trophée des attentions de leurs amans, ont plus d'amour propre que de tendreſſe ; le plaiſir de ſçavoir tout ſeul qu'on eſt tendrement aimé de l'objet que l'on

chérit eſt trop grand, pour qu'il aye beſoin d'être augmenté par les félicitations des autres. Je ſerois bien peu ſatisfaite de voir le public perſuadé que votre bonheur dépend de moi, ſi j'étois convaincue qu'en effet je ne pourrois point y contribuer ; & quand on vous donneroit quelque autre maîtreſſe, je n'éprouverois pas la plus légére émotion, lorſque j'ai tant de ſujet de me perſuader que j'ai ſeule ſur votre cœur un empire abſolu ; cette ſécurité flatteuſe fait ma félicité, elle juſtifie l'excès de ma tendreſſe, je ne puis faire rien de trop pour vous en donner des preuves ; & ſi lorſque j'ai le bonheur de vous voir, j'ai quelque peine, elle naît de mes réfléxions ſur la difficulté que

j'ai d'exprimer ma paſſion. Il me manque d'atteſter la vérité de mes ſentimens par quelque action extraordinaire, & au-deſſus de ce qu'une femme ait jamais pû faire ; il me manque de bien rendre les mouvemens de mon cœur, & je ne trouve point de termes aſſez forts pour les faire connoître. Les titres d'amie fidéle, de maîtreſſe conſtante ſont trop foibles pour mon amour empreſſé : que n'ai-je des richeſſes immenſes, une beauté incomparable à vous offrir, la réputation la mieux établie, tous les avantages à vous ſacrifier ! que ne puis-je diſpoſer de l'univers ! ce ſeroit encore trop peu au gré de mon cœur. C'eſt ainſi que l'on aime ; & ceux qui n'ont pas de pareils ſentimens, ſe font hon-

neur d'une paſſion qu'ils n'éprouvent point, ils ſe font illuſion, ils en font à l'objet imaginaire de cette tendreſſe; une femme qui ſe fait honneur des ſoins & des empreſſemens qu'un amant lui rend en public, ne cherche à ſatisfaire que ſa vanité & ſon amour propre. Driden a dit fort à propos :

Ce n'eſt point au milieu d'une blillante fête,
Que de tendres amans goûtent de vrais plaiſirs ;
Quelque obſtacle toujours s'oppoſe à leurs deſirs,
Et l'amour ne ſe plaît que dans le tête-à-tête.

Que votre politeſſe, votre attention en public, ſoit donc le partage de ceux qui par leur état ou leur naiſſance ſemblent les exiger ; que par prudence même vous ayez ces égards

pour ceux que votre intérêt doit ménager ; c'eſt dans votre cœur ſeulement que je veux régner ; jamais je n'envierai les témoignages d'admiration, les aplaudiſſemens que vous pourrez accorder à la beauté des autres femmes ; tandis que je croirai que je ſuis le ſeul, le véritable objet de votre tendreſſe, je n'exigerai de vous que de rendre juſtice à la vérité de mon amour, & de croire qu'il eſt indépendant de toute idée de vanité, que cet amour pour vous eſt un ſentiment pur & déſintéreſſé. Convenez, cher Leander, que vous devez le payer d'un retour ſincére.

LETTRE LIX.

AMALTHE A A PERIANDER,

Sur le ſerment qu'elle a fait de ne plus le voir.

J'Ai reçu votre lettre: vous m'y témoignez une juſte ſurpriſe de ce que je ſuis ſortie de chez Sémandra dans le moment auquel vous y êtes venu; mes torts ſont réels, cher Périandre, & j'avoue que vous ne deviez point vous attendre à cette conduite; unique & cher objet de ma tendreſſe, je conviens de cette diſtraction, l'oubli dans lequel je ſuis de toute choſe étoit cauſé par le déſeſpoir & la jalouſie; cette paſſion funeſte m'avoit fait prendre des ré-

ſolutions téméraires, dont je porterai la peine toute ma vie : on m'avoit aſſuré, excuſez, s'il eſt poſſible, excuſez ma fatale crédulité, on m'avoit aſſuré, qu'infidéle & parjure, manquant à vos ſermens, trahiſſant ma tendreſſe, vous aviez pris de l'amour pour Amaſie, que vous aviez pluſieurs fois été chez elle, que vous l'y aviez vûe en particulier ; on m'avoit dit, & cette aſſurance étoit encore plus affreuſe pour mon ame, que vous vous étiez fait un mérite auprès d'elle de me ſacrifier. Ces raports me furent faits avec toutes les circonſtances que la malignité ingénieuſe peut inventer ; votre perfide ami, l'indigne Ironius, m'aſſura que mes craintes étoient fondées, il

me certifia que votre infidélité étoit véritable. Je ſçavois qu'il étoit le dépoſitaire de vos ſecrets, je ne ſoupçonnai pas qu'il pût me tromper. Agitée par les mouvemens de ma jalouſie, je fis alors les ſermens les plus forts, je proférai contre moi-même les imprécations les plus terribles, ſi j'étois capable de vous revoir, de vous parler. Dans cet inſtant même, j'avoue, mon cher Periander, qu'il ne m'eſt pas poſſible de continuer ma converſation avec vous, ſans être ſaiſie de frayeur, ſans craindre d'irriter le Ciel en me parjurant. A combien d'extrêmités fâcheuſes ne nous porte point cette tendreſſe! quels mouvemens impétueux l'ame n'en éprouve-t'elle point! Les regrets que

j'ai eu dans l'inſtant de mon erreur & de l'excès de mon impatience, n'ont fait qu'augmenter ſur le raport que m'a fait Violetta. A peine ai-je eu pris avec moi-même ce funeſte engagement, qu'elle eſt venue me voir, & qu'elle m'a apris qu'Amaſie étoit depuis ſix ſemaines à la campagne chez une de ſes amies, & j'ai ſçu que pendant tout ce tems vous n'étiez point ſorti de Londres; cette nouvelle a porté dans mon cœur l'horreur & les remords; mais pour me convaincre encore de ce qu'on venoit de me dire, j'ai envoyé chez ma rivale prétendue; le raport de Violetta étoit vrai, on me l'a confirmé: Je me ſuis rapellée alors les circonſtances différentes qu'Ironius

m'avoit allégué ſur votre conduite; je les ai trouvées ſi contraires à ce que j'imaginois que vous auriez fait, ſi vous euſſiez été dans le cas de me tromper, que je n'ai plus été en doute qu'Ironius avoit abuſé de ma crédulité. Tout ce que je pourrois dire exprimeroit foiblement les maux que j'ai ſoufferts, lorſque j'ai fait réfléxion, que par ma ſeule faute, par un égarement que rien ne peut juſtifier, je me privois d'un bien dont la poſſeſſion m'intéreſſoit mille fois plus que ma vie. De grace, avant de me condamner ſur la ſituation déplorable dans laquelle je me ſuis trouvée, & ſur les ſuites funeſtes de cette ſituation, plaignez-moi, ayez pitié de mon état; vous m'avez aſſuré que

vous m'aimiez par raport à moi seulement, ne cherchez point à me rendre parjure ; vous ajouteriez aux maux que je souffre, si vous me donniez lieu de croire que vous avez eu assez mauvaise opinion de moi, pour imaginer que j'aurois la témérité de violer mes fermens solemnels, quelques téméraires qu'ils soient ; évitez-moi, fuyez ma présence avec autant de soin que je dois éviter la votre. J'ai continué de vous écrire ; cette ressource, toute foible qu'elle est pour exprimer les sentimens de mon cœur, ne vous est point interdite ; si vous pouvez prendre quelque plaisir à me donner de vos nouvelles, je le partagerai avec vous ce plaisir, & je vous donnerai de plus les assuran-

ces certaines, que puiſque je ſuis condamnée à vous éviter, tous les hommes me ſeront indifférens, & que ce ſera avec la même exactitude & le même ſoin que je veux vivre pour toujours éloignée d'eux. Soyez donc ſatisfait, mon cher Periander, d'éprouver cet amour, ne ceſſez pas de m'en renouveller les aſſurances, & par votre exactitude à m'écrire, conſolez-moi, s'il eſt poſſible, de la perte que je fais des douceurs dont je me prive, & auſquelles il ne m'eſt plus permis de me livrer. Je tremble en attendant votre réponſe; ſatisfaites cependant à mon impatience; je ſuis & ſerai toujours pour vous la tendre, mais l'infortunée AMALTHEA.

LETTRE LX.

ISMENA A HORATIO,

Sur les plaiſirs de l'amour conjugal.

DAns cette abſence à laquelle vous m'avez condamnée, mon cher Horatio, vous me dites que je jouis d'un vrai bonheur, par la certitude dans laquelle je ſuis que vous êtes à préſent à moi, & que la connoiſſance exacte des ſentimens de votre cœur, doit me faire compter ſur vous : hélas! que nous penſons différemment, & que je ſens qu'il eſt impoſſible de rendre ce qui eſt au-deſſus de l'expreſſion! Quelle ſatisfaction d'être occupé d'un autre ſoi-même,

même, qui partage nos peines, nos plaiſirs, qui en éprouve la plus grande partie ! l'aſſurance que ce n'eſt point pour un jour ſeulement, que ce n'eſt point par un caprice que l'on eſt aimé, cette aſſurance remplit l'ame des idées les plus délicates & les plus voluptueuſes : on ne trouveroit point de termes aſſez forts pour les exprimer. Une amitié tendre entre des perſonnes de même ſexe, a de tels plaiſirs, de tels charmes, que les plus grands hommes n'ont cru faire rien de trop pour l'obtenir ; les génies les plus brillans en ont fait les éloges : mais que de délices n'éprouve-t'on point, quand aux charmes effectifs, à la ſolidité de l'amitié, on joint les tranſports de l'amour ! cette paſſion

s'augmente tous les jours, elle relève & donne du prix à chaque transport, quand tous les sens la partagent, & que l'ame & le corps semblent se prêter un mutuel secours pour rendre ces plaisirs parfaits. Ah! le mariage fait le bonheur de la vie; il a en lui tous les biens qu'on peut attendre du Ciel, quand les personnes qui se trouvent unies par ce lien, n'ont qu'une volonté pour les diriger l'un & l'autre, n'ont qu'un mouvement pour les déterminer, & ne s'occupent que d'un seul & même intérêt; le devoir n'est plus une gêne, ils font leur étude de se plaire mutuellement, & ce n'est pas l'idée seule de ce devoir qui les détermine, mais ils y trouvent un plaisir vérita-

ble; ainſi que les facultés de l'ame ſe trouvent ſatisfaites en ſe prêtant mutuellement des ſecours, de même le mari tendre, empreſſé, reçoit-il de ſa femme reconnoiſſante le prix de ſon attachement; tout ce qui ſe fait dans l'univers eſt indifférent à ce couple heureux: comme ils trouvent en eux-mêmes tout ce qu'ils pourroient deſirer, ils n'ont aucun beſoin de porter leur vûe ſur les objets étrangers, pour mettre de la varieté dans leurs plaiſirs; ſans ce ſecours, leurs entretiens ſont également vifs, également agréables; & ſi quelquefois l'un d'eux eſt obligé de s'occuper ſeul de quelque choſe dont il ne puiſſe partager les ſoins avec l'autre, cette diſtraction forcée

ne fait que donner un nouvel intérêt, un dégré de vivacité de plus à leur converſation, lors qu'ils ſe font part avec ſincérité de ce qu'ils ont fait: ainſi que l'eſprit ſe replie ſur lui-même, & réfléchit ſur les objets différens dont les ſens lui tranſmettent l'image; de même quand le mari & la femme ſe trouvent réunis, s'occupent-ils avec réfléxion des choſes qu'ils ont obſervé en particulier. C'eſt ainſi, mon cher Horatio, que nous avons vécu depuis le moment que les cérémonies du mariage, & notre penchant, ont formé notre union; lorſque la tendreſſe eſt fondée ſur la convenance des caractéres, quand elle eſt confirmée par la raiſon, & que le tems & l'habitude

lui ont donné des forces, on éprouve, en s'y livrant, des plaisirs véritables, & qu'il m'est impossible d'exprimer ; comme ce sont sur ces motifs qu'est fondée notre union, je suis assurée d'être toujours l'objet passionnément aimé d'HORATIO.

LETTRE LXI.

SABINA déclare à FILAMOUR la passion qu'elle a pour lui.

JE suis convaincue que ma démarche est conforme à la vérité, quand j'atteste que c'est la milliéme, & que ce sera la derniere Lettre que je vous écris, pour vous informer d'un sécret que j'aurois voulu que vous eussiez appris d'une maniere

plus convenable. Ah ! ſi vous aviez pu être le témoin de ce que j'ai ſouffert avant que je ne me déterminaſſe à vous écrire ! ſi vous aviez pu voir ce qu'il m'en a coûté de regrets, lorſque, ne trouvant pas des termes aſſez forts pour exprimer les maux auxquels j'étois condamnée, j'ai brulé mille fois mes Lettres ; ſi vous ſçaviez que les flammes ont été mille fois les dépoſitaires de ma foibleſſe, vous ne m'accuſeriez point de manquer de modeſtie, en vous découvrant enfin que les politeſſes, les égards, les déférences que j'avois pour vous, partoient d'une cauſe bien plus puiſſante & bien plus forte que l'amitié. Oui, trop cher, trop aimable Filamour, il me fut impoſſible

de voir votre mérite ſans y faire attention ; je fis plus, je l'aimai, je vous accordai mon admiration. Pourquoi reçutes-vous de la nature tant de faveurs ? Les charmes de l'eſprit, de la figure, pouvoient-ils inſpirer dans un cœur auſſi vif, auſſi ſenſible, auſſi emporté que le mien, un ſentiment médiocre, une tendreſſe que l'on peut modérer ? Rien dans l'univers ne m'avoit encore paru digne de cette paſſion, & n'avoit pu la faire naître dans mon cœur. Je ſçais que l'uſage, les préjugés, peuvent rendre ma conduite digne de blâme ; il eſt indécent, je ne l'ignore point, pour une femme, de faire cet aveu, juſqu'à ce que les ſoins les plus empreſſés, une tendreſſe long-tems éprouvée, ayent pu

donner un prétexte à ſa reconnoiſſance, & qu'aidée de cette apparence trompeuſe, elle puiſſe découvrir les ſentimens de ſon cœur. L'amour propre, une timidité naturelle que je ne ſçaurois exprimer, me font des reproches fâcheux ſur ce que je romps le ſilence; je ne les écoute pas, quelques terribles qu'ils ſoient ces reproches, ils ne font point mes remords, ceux que j'éprouve ſont cauſés par une crainte légitime; vous n'avez rien vû en moi qui vous parût mériter votre attention, je n'ai pu vous inſpirer de la tendreſſe; pour la faire naître je ſuis forcée de faire les premiers pas; cependant, quand je réfléchis que dans un cœur auſſi généreux que le votre, l'excès d'une

paſſion, à laquelle je n'ai pu réſiſter, peut trouver quelque grace, je ne ſuis pas ſans eſpoir. Apprenez-moi, je vous prie, ſans ménagement, ce que vous penſez de moi, que ce ſoit par une Lettre, car je ſens bien que dans ce moment je ne puis me déterminer à vous voir, j'en connois le danger, après un aveu de cette eſpéce, ce ne peut être que par l'eſpoir d'un accueil favorable que je puis m'excuſer moi-même de l'excès & de l'emportement de ma paſſion, ſi vous ne la partagez, je dois l'étouffer dans mon cœur; cependant je ſens qu'à quelque ſort que je ſois reſervée, Sabina ne peut vivre que pour vous.

LETTRE LXII.

FLORIDANTE A CLOTILDA,

Sur ſon inconſtance.

VOus travaillez en vain, trop aimable Clotilda, à me faire illuſion, à me perſuader que j'ai le bonheur de vous plaire, lorſque les autres ont le même avantage auprès de vous, & que votre humeur, ſemblable à une plume, que le moindre ſouffle de vent peut agiter, vous porte à recevoir avec bonté les vers amoureux d'Alcimon; vous paroiſſez enchantée de ſon eſprit & de ſes talens, le reſte des hommes, auprès de lui, vous paroît ſtupide & gauche, & vous montrez avec une ſatisfaction,

que vos éloges nous laiſſent voir, ce trophée élevé à vos charmes; vous vous honnorez de cette conquête juſqu'à ce que le bel Endimion donne une ſerénade galante ſous vos fenêtres, & qu'il vous charme par ce nouveau plaiſir; mais bientôt il céde la place à Laortés: Ce nouvel amant ravit vos ſens, vous procure une extaſe délicieuſe par un bal magnifique & la fête qui le ſuit. Le vieux Mytras peut ce ſoir vous faire oublier tout l'univers par un ſervice de la Chine d'un goût nouveau; & le fade Hermon peut éblouir vos yeux & votre raiſon en vous faiſant voir ſon diamant. Mon amour fidéle, ma tendreſſe ſincére, viennent quelque fois en ligne de compte, & vous me permet-

tez de prendre place parmi ces amans. Vous avez trop d'égards pour moi pour que vous puiſſiez déſirer que je continue d'augmenter le nombre de ces adorateurs ; mais que je doive cette complaiſance à l'amour ou à la vanité, c'eſt ce que j'oſe à peine vous demander ; je ſuis plus effrayé ſi je conſulte à cet égard ma façon de penſer, puiſqu'elle l'attribuera à ce dernier motif. Les femmes de votre caractére, Clotilda, ne connoiſſent que foiblement les douceurs d'une véritable tendreſſe, elles ſont trop occupeés d'étudier avec ſoin tout ce qui peut leur donner les moyens de plaire, & elles imaginent que leur beauté a aſſez de pouvoir pour faire excuſer leurs fautes. Cette idée peut

avoir ſes avantages pour une femme qui n'eſt que notre maîtreſſe ; mais ſoyez convaincue qu'elle vous rendroit malheureuſe dans le mariage ; quand un homme s'engage par ce lien, la conduite qu'il peut le moins ſuporter eſt celle d'une coquette, parce qu'il eſt aſſuré de la tâche & l'opprobre qui en ſont la ſuite inévitable, quand même ſa femme n'auroit rien à ſe reprocher du côté des actions qui blaiſſât l'innocence. Faites donc attention, ma chere Clotilda, à ce que que je vous dis, vous avez donné aſſez de tems à ce caprice, ayant paſſé ſucceſſivement d'un goût à un autre ; ſoyez à préſent inconſtante pour une bonne fois, de la légéreté paſſez à la prudence, rendez quelqu'un heureux en

fixant votre cœur; mocquez-vous des piéges que l'on veut vous tendre, les amans qui vous font leur cour ne rendent des hommages qu'à votre vanité. L'amour propre eſt la plus grande foibleſſe de l'eſprit, quand on ne ſçait point lui donner des bornes. Comme ma tendreſſe pour vous a toujours eu pour principe la probité la plus parfaite, je ſuis prêt à prendre de bonne foi tous les engagemens que vous voudrez, & croyez que quoique, par ma façon de penſer, je vous aye témoigné un peu de dureté, vous me trouverez cependant auſſi tendre mari que j'ai été fidéle amant.

FIN.

ERRATA.

Page 22. ſacrifierai, *Liſez*, ſacrifierez.
Pag. 29. paroit, *Liſ.* parut.
Pag. 30. raiſonnemens, *Liſ.* raviſſemens.
Pag. 34. la perdre, *Liſ.* les perdre.
Pag. 42. finirez, *Liſ.* finiriez.
Pag. 59. obtiendrai, *Liſ.* obtiendrois
Pag. 88. j'eſperois, *Liſ.* j'eſpererois.
Pag. 108. chercherai-je, *Liſ.* cherchai-je.
Pag. 114. je méritois, *Liſ.* je mériterois.
Pag. 127. s'emut, *Liſ.* s'émeut.
Pag. 134. le terminerai, *Liſ.* je terminerai
Pag. 181. le moment, *Liſ.* ce moment.
Pag. 230. puroîtriez, *Liſ.* paroîtriez.
Pag. 244. qu'il eſt, *Liſ.* qu'il l'eſt.
Pag. 255. Blillante, *Liſ.* Brillante.
Pag. 277. & l'opprobre, *Liſ.* & de l'opprobre.
Ibid. blaiſſât, *Liſ.* bleſſât.

BRITISH MUSEUM
APR